# TEXTES CHOISIS

# L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SA CRITIQUE
# SISMONDI
# ET LES « RICARDIENS ÉGALITAIRES »

## 1. RICARDO

### LA VALEUR-TRAVAIL

Ricardo dépasse dans ce texte le point de vue d'Adam Smith, généralisant sa conception. La production devient lieu d'enfantement de la valeur. Le travail apparaît alors le pivot de la science économique.

*Texte n° 1*

*La valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte accordée à l'ouvrier.*

Adam Smith a remarqué que « le mot VALEUR a deux significations différentes, et exprime, tantôt l'utilité d'un objet quelconque, tantôt la faculté que cet objet transmet à celui qui le possède, d'acheter d'autres marchandises. Dans un cas, la valeur peut prendre le nom de *valeur* en usage ou d'utilité : dans l'autre, celui de valeur en échange. Les choses, dit encore Adam Smith, qui ont le plus de valeur d'utilité n'ont souvent que fort peu ou point de valeur échan-

geable ; tandis que celles qui ont le plus de valeur échangeable ont fort peu ou point de valeur d'utilité. » L'eau et l'air, dont l'utilité est si grande, et qui sont même indispensables à l'existence de l'homme, ne peuvent cependant, dans les cas ordinaires, être donnés en échange pour d'autres objets. L'or, au contraire, si peu utile en comparaison de l'air ou de l'eau, peut être échangé contre une grande quantité de marchandises.

Ce n'est donc pas l'utilité qui est la mesure de la valeur échangeable, quoiqu'elle lui soit absolument essentielle. Si un objet n'était d'aucune utilité, ou, en d'autres termes, si nous ne pouvions le faire servir à nos jouissances ou en tirer quelque avantage, il ne posséderait aucune valeur échangeable, quelle que fût d'ailleurs sa rareté, ou la quantité de travail nécessaire pour l'acquérir.

Les choses, une fois qu'elles sont reconnues utiles par elles-mêmes, tirent leur valeur échangeable de deux sources, de leur rareté, et de la quantité de travail nécessaire pour les acquérir.

Il y a des choses dont la valeur ne dépend que de leur rareté. Nul travail ne pouvant en augmenter la quantité, leur valeur ne peut baisser par suite d'une plus grande abondance. Tels sont les tableaux précieux, les statues, les livres et les médailles rares, les vins d'une qualité exquise, qu'on ne peut tirer que de certains terroirs très peu étendus, et dont il n'y a par conséquent qu'une quantité très bornée, enfin, une foule d'autres objets de même nature, dont la valeur est entièrement indépendante de la quantité de travail qui a été nécessaire à leur production première. Cette valeur dépend uniquement de la fortune, des goûts et du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets.

Ils ne forment cependant qu'une très petite partie des marchandises qu'on échange journellement sur le marché. Le plus grand nombre des objets que l'on désire posséder étant le fruit de l'industrie, on peut les multiplier, non seulement dans un pays, mais dans plusieurs, à un degré auquel il est presque impossible d'assigner des bornes, toutes les fois qu'on voudra y consacrer l'industrie nécessaire pour les créer.

Quand donc nous parlons des marchandises, de leur valeur échangeable, et des principes qui règlent leurs prix relatifs, nous n'avons en vue que celles de ces marchandises dont la quantité peut s'accroître par l'industrie de l'homme, dont la production est encouragée par une concurrence libre de toute entrave.

Dans l'enfance des sociétés la valeur échangeable des choses, ou la règle qui fixe la quantité que l'on doit donner d'un objet pour un autre, ne dépend que de la quantité comparative de travail qui a été employée à la production de chacun d'eux.

. . . . . .

Adam Smith, après avoir défini avec tant de précision la source primitive de toute valeur échangeable, aurait dû, pour être conséquent, soutenir que tous les objets acquéraient plus ou moins de valeur selon que leur production coûtait plus ou moins de travail. Il a pourtant créé lui-même une autre mesure de la valeur, et il parle de choses qui ont plus ou moins de valeur selon qu'on peut les échanger contre plus ou moins de cette mesure. Tantôt il dit que c'est la valeur du blé, et tantôt il assure que c'est celle du travail ; non pas du travail dépensé dans la production d'une chose, mais de celui que cette chose peut acheter ; comme si c'étaient là deux expressions équivalentes, et comme si parce que le travail d'un homme est devenu deux fois plus productif, et qu'il peut créer une quantité double d'un objet quelconque, il s'ensuivait qu'il doit obtenir en échange une double rétribution.

Si cela était vrai, si la rétribution du travailleur était toujours proportionnée à sa production, il serait en effet exact de dire que la quantité de travail fixée dans la production d'une chose, et la quantité de travail que cet objet peut acheter, sont égales ; et l'une ou l'autre indifféremment pourrait servir de mesure exacte pour les fluctuations des autres objets. Mais ces deux quantités ne sont point égales : la première est en effet très souvent une mesure fixe qui indique exactement la variation des prix des autres objets ; la seconde, au contraire, éprouve autant de variations que les marchandises ou denrées avec lesquelles on peut la comparer. C'est ainsi qu'Adam Smith, après avoir, avec beaucoup de sagacité, démontré combien une mesure variable, telle que l'or et l'argent, était insuffisante pour servir à déterminer le prix variable des autres objets, a lui-même adopté une mesure tout aussi variable, en choisissant pour cela le blé ou le travail.

David Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, p. 13. (Collection « Perspectives de l'économique », Calmann-Lévy.)

## 2. SISMONDI

### LA MIEUX-VALUE

Critique de l'économie classique, Sismondi dénonce le système qui dépouille l'ouvrier, fait le procès d'une spoliation généralisée et dégage l'idée de mieux-value. L'ouvrier ne participe qu'à une fraction de la richesse engendrée.

*Texte n° 2*

En raison des progrès de l'industrie et de ceux de la science, qui ont soumis à l'homme toutes les forces de la nature, chaque ouvrier peut produire chaque jour plus et beaucoup plus qu'il n'a besoin de consommer. Mais en même temps que son travail produit la richesse, la richesse, s'il était appelé à en jouir, le rendrait peu propre au travail ; aussi la richesse ne demeure presque jamais en la possession de celui qui exerce ses bras pour vivre. La richesse cependant concourt à son travail, et celui qui la possède retient à l'ouvrier, en compensation de l'aide qu'il lui donne, une partie de ce que cet ouvrier a produit par-delà sa consommation.

L'ouvrier n'a point, en général, pu garder la propriété de la terre ; cependant la terre a une puissance productive que le travail humain s'est contenté de diriger vers les usages de l'homme. Le maître de la terre sur laquelle le travail s'exécute, se réserve, comme compensation des avantages obtenus à l'aide de cette puissance productive, une part dans les fruits du travail auquel sa terre a coopéré. C'est le revenu du propriétaire, qui est prélevé sur les produits du travail de l'ouvrier, et qui peut être consommé sans reproduction. Les économistes le nomment *la rente*.

L'ouvrier n'a pas davantage, dans notre état de civilisation, pu conserver la propriété d'un fonds suffisant d'objets propres à sa consommation, pour pouvoir vivre pendant qu'il exécutera le travail qu'il a entrepris, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un acheteur. Il n'a pas davantage en sa propriété les matières premières souvent tirées de fort loin, sur lesquelles il doit exercer son industrie. Il a moins encore les machines compliquées, dispendieuses, par lesquelles son travail est facilité et rendu infiniment plus productif. Le riche, qui

possède ces objets de consommation, ces matières premières et ces machines, peut se dispenser de travailler lui-même, car il est maître en quelque sorte du travail de l'ouvrier auquel il les fournit. Comme compensation des avantages qu'il a mis à sa portée, il prélève la part la plus importante des fruits de son travail. C'est le profit du capital qu'il lui a avancé, ou le revenu du capitaliste.

Quoique l'ouvrier, par son travail journalier, ait produit beaucoup plus que sa dépense journalière, il est rare qu'après avoir partagé avec le propriétaire de terre et le capitaliste il lui reste grand-chose au-delà du strict nécessaire. Ce qui lui reste cependant forme son revenu sous le nom de *salaire* ; il peut le consommer sans reproduction.

Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, p. 109. (Collection « Perspectives de l'économique », Calmann-Lévy.)

## Capital et travail

Sismondi analyse dans les lignes qui suivent la structure de base de l'économie capitaliste, dégageant ainsi la lutte de classes réelle, la scission effective de la société. Il *abstrait* scientifiquement l'essence d'un mode de production.

### *Texte n° 3*

En général, le capital qui salarie le travail et qui le rend possible n'est point resté aux mains de celui qui travaille. Il en est résulté un partage plus ou moins inégal entre le capitaliste et l'ouvrier, partage dans lequel le capitaliste s'efforce de ne laisser à l'ouvrier que justement ce qu'il lui faut pour maintenir sa vie, et se réserve à lui-même tout ce que l'ouvrier a produit par-delà la valeur de cette vie. L'ouvrier, de son côté, lutte pour conserver une part un peu plus considérable dans le travail qu'il a accompli.

Pour examiner cette lutte, dont les résultats sont importants, il sera plus simple de faire abstraction de tous les ouvriers qui sont en même temps capitalistes, de tous les capitalistes qui sont en même temps ouvriers ; selon que le revenu qu'ils attendent de leurs journées ou de leurs capitaux est plus considérable, ils pencheront vers l'un ou l'autre parti. Il faut encore faire abstraction de la différence essentielle que nous venons de signaler entre les revenus qui naissent de la terre, et ceux qui naissent des capitaux. C'est aussi par les capitaux et le travail que les premiers naissent de la terre ; car les fermiers, les entrepreneurs de travaux ruraux, sont des capitalistes.

Ils sont, vis-à-vis de leurs ouvriers, dans une position analogue à celle des capitalistes des villes ; après leur avoir fait l'avance de leur entretien, ils s'efforcent de se réserver pour eux-mêmes tout le profit de leur travail, et de ne laisser à l'ouvrier que la part nécessaire pour le maintenir en vie, et lui conserver la vigueur dont il a besoin pour recommencer son travail.

Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, p. 119. (Calmann-Lévy.)

# L'UTOPISME ANGLAIS

## ROBERT OWEN

### « PLACER LES GENS DANS DES CIRCONSTANCES PLUS DIGNES DE L'HOMME »

La « situation » détermine le caractère de façon rigoureuse. Dans ces conditions, l'impératif premier est de former des circonstances humaines. Ainsi l'homme pourra-t-il acquérir un « caractère supérieur ».

*Texte n° 4*

II. Lois fondamentales de la nature humaine, ou premiers principes de la science de l'homme.

1. La nature humaine est un composé de penchants animaux, facultés intellectuelles, et qualités morales.
2. Ces penchants, facultés et qualités, sont réunis en diverses proportions dans chaque individu.
3. Cette diversité constitue la différence primitive entre un individu et les autres.
4. Ces éléments de sa nature, et leurs proportions, sont formés par un pouvoir inconnu à l'individu, et par conséquent sans son consentement.

5. Chaque individu naît au milieu de certaines circonstances extérieures, qui, agissant sur son organisation primitive particulière, surtout pendant la première période de sa vie, et lui imprimant leur caractère général, forment son caractère local et national.
6. L'influence de ces circonstances extérieures générales est modifiée d'une manière particulière par l'organisation particulière de chaque individu ; et de cette manière est formé, et maintenu pendant la vie, le caractère distinctif de chacun.
7. Nul enfant n'a le pouvoir de décider à quelle époque, ou en quelle partie du monde il naîtra — quels parents lui donneront l'existence, — dans quelle religion il sera élevé, — quelles mœurs, habitudes et coutumes lui seront données, — ni de quelles autres circonstances extérieures il sera entouré, depuis la naissance jusqu'à la mort.
8. Tout être humain est organisé de manière que, lorsqu'il est jeune, il sera possible de lui faire recevoir, soit des idées vraies tirées de la connaissance des faits, soit des notions fausses, tirées de l'imagination et opposées aux faits.
9. Il doit nécessairement devenir irrationnel lorsqu'il est forcé, depuis l'enfance, de recevoir comme vérités des fausses notions fondamentales, et il ne pourra devenir véritablement rationnel que par la réception de principes fondamentaux vrais, sans aucun mélange d'erreur.
10. Il peut être élevé de manière à acquérir des habitudes pernicieuses seulement, ou des habitudes avantageuses seulement, ou bien un mélange des deux.
11. Il est *forcé de croire* suivant la plus forte conviction de son esprit ; et, cette conviction, sa volonté ne peut ni la lui donner ni la lui ôter.
12. Il est *forcé d'aimer* ce qui lui plaît, ou autrement, ce qui produit en lui des sensations agréables, et de *sentir de l'aversion* pour ce qui lui déplaît, ou produit en lui des sensations désagréables ; et il ne peut savoir, avant d'en avoir fait l'expérience, quelles sensations particulières les objets nouveaux produiront sur un ou plusieurs de ses sens.
13. Ses *sentiments* et ses *convictions* sont formés *pour lui* par les impressions que les circonstances produisent sur son organisation particulière.
14. Sa *volonté* est formée *pour lui* par ses sentiments ou ses convictions, ou par tous les deux ; *et de cette manière, son caractère entier* — physique, intellectuel et moral — *est formé indépendamment de lui-même.*
15. Les impressions qui, d'abord et pendant un certain temps,

produisent des sensations agréables, étant prolongées sans interruption au-delà d'un certain temps, deviennent indifférentes, désagréables, et à la fin douloureuses.

16. Lorsque les impressions se succèdent avec un certain degré de vitesse, elles dissipent, affaiblissent et endommagent ses forces physiques, intellectuelles et morales, et diminuent ses jouissances.

17. Sa plus parfaite santé, sa plus grande amélioration progressive, et son bonheur permanent dépendent du développement convenable de toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales, qui sont les éléments de sa nature, et doivent être mises en activité à une époque convenable de la vie, et ensuite *exercées avec sagesse,* suivant sa force et sa capacité.

18. Il est forcé d'acquérir ce qu'on appelle un *mauvais caractère* lorsqu'il a été placé, depuis sa naissance, dans les circonstances les plus défavorables.

19. Il acquiert un *caractère moyen,* lorsqu'il est né avec une proportion favorable des éléments de sa nature, et a été placé dans des circonstances défavorables : — ou né avec une proportion défavorable de ces éléments, et placé dans des circonstances propres à lui imprimer des sensations favorables seulement : — ou né avec une proportion favorable de quelques-uns de ces éléments et défavorable de quelques autres, et placé dans des circonstances mixtes, produisant des sensations bonnes et mauvaises. Ce composé a été jusqu'à présent le sort général des hommes.

20. Il acquiert un *caractère supérieur,* quand son organisation contient la meilleure proportion des éléments de la nature humaine, et quand les circonstances qui l'entourent, depuis sa naissance et pendant la vie, sont de nature à produire seulement des sensations supérieures ; ou, en d'autres termes, quand les lois, institutions et coutumes, sous lesquelles il vit, sont toutes conformes aux lois de sa nature.

Owen, *Livre du nouveau monde moral,* p. 25.
(Traduit par Thornton-Paulin, 1846.)

## « TRANSFORMER LES RAPPORTS HUMAINS PAR L'AMOUR ET LA CONNAISSANCE »

Par quelle voie se fera la délivrance de la société ? Comment la détresse humaine sera-t-elle définitivement rejetée de la cité ? Owen préconise une méthode d'action pacifique. L'Idée et la Science, mais aussi la force de l'amour, repousseront le mal sur un autre rivage.

*Texte nº 5*

4. La meilleure manière de commencer ce système consiste à convaincre les gouvernements de la vérité des principes sur lesquels il est fondé. Il faut aussi qu'il se trouve un nombre suffisant d'individus imbus de l'esprit d'une véritable charité et philanthropie, et instruits de la meilleure manière de l'appliquer à la pratique. Ils doivent également posséder la patience et la persévérance, afin de surmonter tous les obstacles qui s'opposeront à leur progrès ; mais il faut surtout qu'ils soient parfaitement unis, qu'ils aient pleine confiance les uns dans les autres et qu'ils soient dirigés par un seul cœur et un seul esprit.

Un changement total dans les idées et la conduite des individus et de la société entière est un ouvrage qui, évidemment, ne peut être accompli par des esprits et des moyens ordinaires. La découverte que la société a jusqu'ici été basée sur l'erreur est une des plus grandes qu'on ait jamais faites. C'est une loi naturelle que ce qui est nouveau et différent des institutions et coutumes établies est d'abord repoussé avec une violence proportionnée aux préjugés ou à l'ignorance des adversaires. Cependant le nouveau système a rencontré moins d'opposition que son auteur n'avait prévu, quoi qu'il ait naturellement été dénoncé comme un homme fou et très immoral. Mais ce n'est pas par la violence ou les injures qu'il sera possible de surmonter les obstacles et convaincre les adversaires, mais par le savoir, la douceur et la bienveillance qui sont les armes données par la nature, et qui, sagement employées dans la cause de la vérité, détruiront les préjugés les plus enracinés. Ce n'est pas de cette manière qu'on a toujours attaqué les gouvernements ; mais, au contraire, quelque faction possédant peu de connaissances et encore moins de douceur et de bienveillance, a recours aux mesures, civiles ou militaires, les plus hostiles pour renverser le pouvoir gouvernant, et lorsqu'elle réussit, continue les mêmes principes de force et de fraude, avec quelque petit changement seulement dans l'application. Ceux qui désirent remplacer le système actuel par le Système Rationnel n'agiront pas de la sorte. Il faut commencer par convaincre gouverneurs et gouvernés de la vérité et de la valeur des principes, sans quoi le succès est impossible. Le pas suivant, également difficile, consiste à leur expliquer clairement toutes les mesures nécessaires pour effectuer avec ordre, sagesse et prévoyance la transition du système faux au système vrai ; et il faudra persévérer patiemment dans cette voie, sans considérations personnelles. Ceux qui ont le capital nécessaire, et un cœur et un esprit capables de l'employer

avantageusement, pourront adopter des mesures plus pratiques pour créer un exemple à suivre. Les individus d'esprit et de mœurs ordinaires ne sont nullement propres à la formation d'un établissement si difficile a créer, si important dans ses consequences. Il faudrait donc choisir un nombre suffisant d'individus dans les classes inférieures et moyennes, et leur donner une connaissance parfaite des principes du système à exécuter. Ils devront s'attendre à beaucoup d'obstacles et de désagréments, qu'ils ne pourront vaincre que par une persévérance et une patience sans bornes. Sans ces qualités, — sans une entière confiance mutuelle, — sans unité de sentiments, de but et d'efforts, — sans être dirigés par un seul esprit, l'intérêt du système étant au-dessus de toute autre considération, — et sans avoir à cœur uniquement le bien-être et le bonheur général, le progrès serait lent et incertain.

Owen, *Livre du nouveau monde moral*, p. 70.
(Paulin.)

# LE PRÉMARXISME FRANÇAIS

## 1. SAINT-SIMON

### LA PARABOLE DE SAINT-SIMON

Saint-Simon est inculpé en 1820 : l'accusation établit un rapprochement entre l'assassinat du duc de Berry et le contenu de la Parabole. Le sens de ce récit sera explicité par Saint-Simon lui-même dans ses *Lettres à Messieurs les Jurés* : « L'observation que j'ai exposée embrasse la totalité des membres du gouvernement et c'est contre le mode d'administration des affaires publiques qu'elle est essentiellement dirigée » (Saint-Simon, *Œuvres*, t. 6, p. 408) Il faut donc lire la Parabole en ayant à l'esprit le thème du gouvernement des choses.

*Texte n° 6*

Nous supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers physiologistes, ses cinquante premiers mathématiciens, ses cinquante premiers poètes, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers sculpteurs, ses cinquante premiers musiciens, ses cinquante premiers littérateurs ;

Ses cinquante premiers mécaniciens, ses cinquante premiers ingénieurs civils et militaires, ses cinquante premiers artilleurs, ses cinquante premiers architectes, ses cinquante premiers médecins, ses cinquante premiers chirurgiens, ses cinquante premiers pharmaciens, ses cinquante premiers marins, ses cinquante premiers horlogers ;

. . . . . .

Ses cinquante premiers maçons, ses cinquante premiers charpentiers, ses cinquante premiers menuisiers, ses cinquante premiers maréchaux, ses cinquante premiers serruriers, ses cinquante premiers couteliers, ses cinquante premiers fondeurs, et les cent autres personnes de divers états non désignés, les plus capables dans les sciences, dans les beaux-arts, et dans les arts et métiers, faisant en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui donnent les produits les plus importants, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation, et qui la rendent productive dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française ; ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays, ceux qui lui procurent le plus de gloire, qui hâtent le plus sa civilisation ainsi que sa prospérité ; la nation deviendrait un corps sans âme, à l'instant où elle les perdrait ; elle tomberait immédiatement dans un état d'infériorité vis-à-vis des nations dont elle est aujourd'hui la rivale, et elle continuerait à rester subalterne à leur égard tant qu'elle n'aurait pas réparé cette perte, tant qu'il ne lui aurait pas repoussé une tête. Il faudrait à la France au moins une génération entière pour réparer ce malheur, car les hommes qui se distinguent dans les travaux d'une utilité positive sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de celles de cette espèce.

Passons à une autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts, et dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour Monsieur, frère du Roi, Monseigneur le duc d'Angoulême, Monseigneur le duc de Berry, Monseigneur le duc d'Orléans, Monseigneur le duc de Bourbon, Madame la duchesse d'Angoulême, Madame la duchesse de Berry, Madame la duchesse d'Orléans, Madame la duchesse de Bourbon et Mademoiselle de Condé.

Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'Etat (avec ou sans départements), tous les conseillers d'Etat, tous les maîtres des requêtes, tous ses maréchaux,

tous ses cardinaux, archevêques, grands-vicaires et chanoines, tous les préfets et les sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et, en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte des trente mille individus, réputés les plus importants de l'Etat, ne leur causerait de chagrin que sous un rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat.

Saint-Simon, *L'Organisateur.*
(Premier extrait, p. 17 sq.,
in *Œuvres de Claude-Henri de Saint-Simon*, t. 2, Ed. Anthropos.)

## « DU GOUVERNEMENT DES HOMMES À L'ADMINISTRATION DES CHOSES »

Comparons deux types de sociétés : la première où se trouve affirmé « un but vague de bonheur » ; la seconde, un « but positif d'organisation ». Nous saisissons alors le clivage entre un système fondé sur des décisions humaines arbitraires et un système correspondant au fameux gouvernement administratif.

On comprend à la lecture de ce texte les remarques de Proudhon à propos de la thèse de Saint-Simon : le mot de gouvernement acquiert sous sa plume « une signification métaphorique ou plutôt analogique ».

*Texte n° 7*

Qu'on se représente une nombreuse caravane, disant à ses conducteurs : « Menez-nous où nous serons le mieux. » Dès ce moment les conducteurs sont tout, la caravane n'est rien ; elle ne marche plus qu'en aveugle ; car pour qu'un voyage de cette nature puisse avoir lieu, seulement pendant vingt-quatre heures, il faut que la caravane accorde à ses chefs une confiance illimitée, une obéissance tout à fait passive. Elle est donc entièrement à la merci de leur mauvaise foi et de leur ignorance. Elle ne peut plus se réserver d'autre droit que celui de déclarer que tel désert où on l'aura menée ne lui convient pas, et qu'il faut la conduire ailleurs ; mais ce droit ne peut guère lui servir qu'à faire, à ses dépens, une série d'expériences qui

lui seront toujours inutiles, tant qu'elle laissera à ses guides à déterminer le but du voyage.

Supposons, au contraire, que la caravane dise à ses conducteurs : « Vous savez le chemin de La Mecque, menez-nous-y. » Dans ce nouvel état de choses, les conducteurs ne sont plus des chefs, ils ne sont que des guides ; leurs fonctions, quoique très importantes, ne sont que subalternes ; l'action principale est partie de la caravane. Chaque voyageur conserve le droit de faire, toutes les fois qu'il le juge convenable, des observations critiques sur la route que l'on tient, et de proposer, suivant ses lumières, les modifications qu'il croit utiles. Comme la discussion ne peut jamais rouler que sur une question très positive et très jugeable (« nous éloignons-nous ou nous rapprochons-nous de La Mecque ? »), ce n'est plus à la volonté des guides que la caravane obéit (en la supposant un peu éclairée), c'est *à sa propre conviction*, résultant des démonstrations qui lui ont été présentées.

La première supposition est l'image de la société, enjoignant vaguement à ceux qui la dirigent de faire son bonheur ; la seconde correspond à la société, organisée pour travailler à accroître sa prospérité, par les sciences, les beaux-arts et les arts-et-métiers. On peut même dire que l'énorme différence qui existe entre les deux états de la caravane ne donne qu'une idée imparfaite de celle qu'il y a entre ces deux systèmes sociaux. Leur opposition nous semble fidèlement rendue par ce peu de mots : dans l'ancien système, la société est essentiellement gouvernée par les hommes ; dans le nouveau, elle n'est plus gouvernée que par des principes Nous avons déjà suffisamment établi plus haut la première partie de cette assertion ; occupons-nous de la seconde.

Dans une société organisée pour le but positif de travailler à sa prospérité par les sciences, les beaux-arts et les arts et métiers, l'acte politique le plus important, celui qui consiste à fixer la direction dans laquelle la société doit marcher, n'appartient plus aux hommes investis des fonctions sociales, il est exercé par le corps social lui-même ; c'est de cette manière que la société, prise collectivement, peut réellement exercer la souveraineté, souveraineté qui ne consiste point alors dans une opinion arbitraire érigée en loi par la masse, mais dans un principe dérivé de la nature même des choses, et dont les hommes n'ont fait que reconnaître la justesse et proclamer la nécessité Dans un tel ordre de choses, les citoyens chargés des différentes fonctions sociales, même des plus élevées, ne remplissent, sous un certain point de vue, que des rôles subalternes, puisque leurs fonctions, de quelque importance qu'elles soient, ne consistent plus qu'à marcher dans une direction qui n'a pas été choisie par eux. De

plus, le but et l'objet d'une telle organisation sont si clairs, si déterminés, qu'il n'y a plus de place pour l'arbitraire des hommes, ni même pour celui des lois, parce que l'un et l'autre ne peuvent s'exercer que dans le vague qui est, pour ainsi dire, leur élément naturel. L'action de gouverner est nulle alors, ou presque nulle, en tant que signifiant action de commander.

Saint-Simon, *L'Organisateur.*

De novembre 1819 à février 1820, p. 195 sq., t. 2. (Anthropos.)

## « DE LA MORALE CÉLESTE À LA MORALE TERRESTRE »

Si l'industrie révèle à l'homme son essence, alors politique et morale doivent devenir terrestres, obéir au credo du travail. Praxis et industrie donnent, chez Saint-Simon et Marx, la clef de l'éthique. Il s'agit de mettre en accord les valeurs avec la tendance fondamentale de l'être humain, avec « l'activité formatrice ».

*Texte n° 8*

Il reste à faire en morale un travail encore plus considérable, plus important que les deux travaux dont nous venons de donner l'idée ; car il faut refondre tout le système des idées morales ; il faut l'asseoir sur de nouvelles bases ; en un mot, il faut passer de la morale céleste à la morale terrestre. Sans discuter ici les inconvénients qu'on trouve à fonder la morale sur la théologie, il suffit d'observer que, de fait, les idées surnaturelles sont détruites presque partout, qu'elles continueront à perdre chaque jour de leur empire, et que l'espoir du paradis et la crainte de l'enfer ne peuvent plus servir de base à la conduite des hommes. L'esprit humain a marché depuis l'établissement de la morale chrétienne ; et par l'effet de ses progrès il se trouve que le temps de la théologie est passé sans retour, et que ce serait folie de vouloir continuer à fonder la morale sur des préjugés dont le ridicule fait tous les jours justice. Les théogonies ont eu leur part, et désormais elles ne peuvent plus servir à rien. Le christianisme a fait faire un grand pas à la morale ; il serait injuste et absurde de le nier ; mais on doit reconnaître avec la même bonne foi que son règne est fini et que le temps pendant lequel il a été utile est déjà loin de nous. L'ère des idees positives commence : on ne peut plus donner à la morale d'autres motifs que des intérêts palpables, certains et présents. Tel est l'esprit du siècle et tel sera, pour jamais, de plus en plus, l'esprit des générations futures. Voilà le

grand pas que va faire la civilisation ; il consistera dans l'établissement de la morale terrestre et positive.

Saint-Simon, *L'Industrie,* t. 2, p. 37 sq.,
(Anthropos.)

## 2. FOURIER

### « DOUTE ABSOLU ET ÉCART ABSOLU »

La critique de Fourier est radicale C'est bien « a la racine même des choses » qu'il s'attaque. A un point de vue partiel, Fourier substitue le doute absolu à l'égard de la civilisation. Sa mise entre parenthèses porte donc sur tout le contenu existentiel du vécu. La méthode fouriériste s'applique a un système de déraison généralisé.

*Texte n° 9*

J'adoptai donc pour regle dans mes recherches LE DOUTE ABSOLU ET L'ECART ABSOLU. Il faut definir ces deux procédés, puisque personne avant moi n'en avait fait usage.

1° LE DOUTE ABSOLU. Descartes en avait eu l'idée ; mais tout en vantant et recommandant le doute, il n'en avait fait qu'un usage partiel et déplacé. Il élevait des doutes ridicules, il doutait de sa propre existence, et il s'occupait plutôt a alambiquer les sophismes des anciens qu'à chercher des verites utiles.

Les successeurs de Descartes ont encore moins que lui fait usage du Doute ; ils ne l'ont appliqué qu'aux choses qui leur déplaisaient ; par exemple, ils ont mis en problème la necessité des religions parce qu'ils étaient antagonistes des prêtres ; mais ils se seraient bien gardés de mettre en problème la nécessité des sciences politiques et morales qui étaient leur gagne-pain, et qui sont aujourd'hui reconnues bien inutiles sous les gouvernements forts, et bien dangereuses sous les gouvernements faibles.

Comme je n'avais de rapport avec nul parti scientifique, je résolus d'appliquer le Doute aux opinions des uns et des autres indistinctement, et de suspecter jusqu'aux dispositions qui avaient l'assentiment universel. Telle est la Civilisation, qui est l'idole de tous les partis philosophiques et dans laquelle on croit voir le terme de la perfection. Cependant, quoi de plus imparfait que cette Civilisation qui traîne tous les fléaux à sa suite ? quoi de plus douteux que sa néces-

sité et sa permanence future ? N'est-il pas probable qu'elle n'est qu'un échelon dans la carrière sociale ? Si elle a été précédée de trois autres sociétés, la Sauvagerie, le Patriarcat et la Barbarie, s'ensuit-il qu'elle sera la dernière parce qu'elle est la quatrième ? N'en pourra-t-il pas naître encore d'autres, et ne verrons-nous pas un cinquième, un sixième, un septième Ordre social qui seront peut-être moins désastreux que la Civilisation, et qui sont restés inconnus parce qu'on n'a jamais cherché a les découvrir ? Il faut donc appliquer le Doute à la Civilisation, douter de sa nécessité, de son excellence et de sa permanence. Ce sont là des problèmes que les philosophes n'osent pas se proposer, parce qu'en suspectant la Civilisation ils feraient planer le soupçon de nullité sur leurs théories, qui toutes se rattachent à la Civilisation, et qui tomberaient avec elle du moment où l'on trouverait un meilleur Ordre Social pour la remplacer.

Les philosophes sont donc restreints au *Doute partiel*, parce qu'ils ont des livres et des préjugés corporatifs à soutenir ; et de peur de compromettre les livres et la coterie, ils ont escobardé de tout temps les problèmes importants. Pour moi qui n'avais aucun parti à soutenir, j'ai pu adopter le *Doute absolu* et l'appliquer d'abord à la Civilisation et à ses préjugés les plus invétérés.

2° L'ECART ABSOLU. J'avais présumé que le plus sûr moyen d'arriver à des découvertes utiles, c'était de s'éloigner en tout sens des routes suivies par les sciences incertaines, qui n'avaient jamais fait la moindre invention utile au corps social, et qui, malgré les immenses progrès de l'industrie, n'avaient pas même réussi à prévenir l'indigence. Je pris donc à tâche de me tenir constamment en opposition avec ces sciences ; en considérant la multitude de leurs écrivains, je présumai que tout sujet qu'ils avaient traité devait être complètement épuisé, et je résolus de ne m'attacher qu'à des problèmes qui n'eussent été abordés par aucun d'entre eux.

. . . . . .

En suivant ces deux guides, le *Doute absolu* sur tous les préjugés, et l'*Ecart absolu* de toutes les théories connues, je ne pouvais manquer de m'ouvrir quelque nouvelle carrière, si aucune il en était.

Fourier, *Théorie des Quatre Mouvements*, p. 3 sq.,
In « Œuvres complètes de Charles Fourier », t. 1. (Ed. Anthropos)

## « L'ÉDUCATION HARMONIENNE, APPRENTISSAGE DE LA LIBERTÉ ET DE LA VIE »

L'éducation a droit sans doute au premier rang de l'attraction passionnée. Attentive aux voeux de la nature, elle ne tend pas les puissants ressorts de répression et de contrainte, mais tâche sans cesse de fortifier l'instinct de vie, de la tendance à construire. Elle est au service d'Eros, non point de l'instinct de mort.

*Texte n° 10*

Les Sociétés à tendances incohérentes, [illegible], avant la propriété d'exciter RIVALITÉ pour le travail agricole et manufacturier et pour les sciences et les arts, l'enfant se refuse à l'industrie et à l'étude dans ces cinq Ordres sociaux, et il devient destructeur dès qu'il peut former des groupes d'insociables semblables à lui et passionnés. C'est une propriété non observée dans l'espèce humaine que cette malignité générale des enfants à contrarier quand on les laisse en liberté. L'enfant acquiert des propriétés opposées dans les Sociétés à Séries, il travaille sans cesse et rend des services inestimables, en s'emparant spontanément de toutes les petites occupations qui emploient chez nous des bras de trente ans. Enfin, il trouve dans les Séries passionnelles [illegible], il s'instruit sans l'assistance ni la surveillance de personne. Dès qu'il peut marcher, on l'abandonne à sa seule volonté, sans autre avis que de se divertir tant qu'il lui plaira avec les groupes de ses semblables, il sentira de l'émulation, de l'impulsion données par les Séries, pour que cet enfant, parvenu à sept ans, ait déjà acquis des notions sur toutes les branches des sciences et des arts, et des connaissances pratiques sur les cultures et fabriques du canton. Ces diverses lumières ne lui ont coûté aucune dépense, il a su contenter un petit trésor, fruit des nombreux travaux qu'il a exécutés pendant sa culture, par émulation, par attraction et en cherchant se divertir avec les Séries d'enfants qui sont les plus ardentes au travail.

Hors des Séries passionnelles il ne peut exister aucune éducation naturelle. Celle que reçoit chaque enfant dans les Sociétés d'Ordre incohérent, varie selon les caprices des instituteurs ou des pères, et n'a rien de commun avec les vues de la nature qui veut entraîner l'enfant à toutes sortes de travaux, variés à peu près d'heure en heure

C'est ainsi qu'il les exerce dans l'Ordre combiné, où il acquiert une vigueur et une dextérité prodigieuses, parce qu'il est en mouvement continuel et varié sans aucun excès.

Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, t. 1, p. 65-66.
(Anthropos.)

### « CRITIQUE DE L'AMOUR EN CIVILISATION »

La civilisation freine l'exuberance de la vie, l'épanouissement de « l'Eros éternel », heurtant la tendance à la polygamie et imposant la contrainte de la fidélité. Dans le système bourgeois, Eros, mutilé, est uniquement au service de la reproduction sociale.

*Texte n° 11*

S'il existait parmi les hommes une aversion générale pour l'inconstance amoureuse et la polygamie secrète, si l'on voyait les femmes haïr de même l'inconstance et l'adultère dit cocuage, il faudrait en conclure que la nature humaine penche pour la fidélité amoureuse et que la politique dans ses spéculations doit se conformer à ce penchant, mais quand il est avéré par l'exemple des barbares et civilisés libres que les hommes aiment tous la polygamie et par l'exemple des dames civilisées, tant soit peu libres qu'elles aiment de même la pluralité d'hommes ou tout au moins le changement périodique et les relais de favoris passagers, adjoints au titulaire qui orchestre sur le tout et sert de masque aux variantes amoureuses, lors dis-je que ces vérités sont constatées par des siècles d'expérience, comment des savants, qui prétendent étudier la nature et la vérité, peuvent-ils méconnaître ces oracles de la nature et révoquer en doute l'insurrection secrète du genre humain contre toute législation qui exigera de lui cette fidélité amoureuse perpétuelle dont le mariage impose la loi.

. . . . . .

Nos régénérateurs ont opiné à proscrire en plein la passion la plus apte à former les liens sociaux, ils ont restreint au minimum le lien amoureux. Leur système conjugal n'admet dans les amours que le mode strictement nécessaire au renouvellement de l'espèce et l'on ne peut pas inventer un ordre social qui restreigne davantage l'essor de l'amour.

. . . . . .

Et, dans cette politique répressive de l'amour, quel est leur but ? Est-ce de conduire le corps social à l'indigence, à la fourberie, à l'oppression, au carnage, etc. ? Non sans doute. Voila pourtant le résultat de cette politique civilisée qui reprime les amours et les réduit au minimum de legitimité ; en les réduisant de droit, les réduit-elle de fait ? Non vraiment puisque tout être même en état d'oppression s'adonne furtivement à la polygamie et bien mieux encore quand il jouit de quelque liberté.

*L'amour doit multiplier à l'infini les liens sociaux*

De là résulte double absurdité politique . l'une d'avilir la législation par un système contre lequel l'immense majorité est ou a été en insurrection secrète, l'autre d'arriver par ce système à tous les résultats opposés aux biens qu'on désirait, d'arriver a l'indigence, l'oppression, la fourberie et le carnage, et c'est pour de tels résultats qu'on va directement contre le but de la nature .. L'amour n'a donc en Civilisation aucun essor libre, puisqu'il n'a que celui de mariage, lien coercitif qui ne s'étend qu'aux mesures de reproduction indispensable. Du reste, l'amour n'a légalement aucune licence qui soit accordée dans le sens de la nature, dans le dessein de former des liens et de spéculer sur la concorde.

Fourier, *Le nouveau monde amoureux*, p. 234.
(Anthropos.)

« LE CERCLE VICIEUX DE L'INDUSTRIE CIVILISÉE »

Fourier dévoile dans ce texte le chaos de la production industrielle en civilisation, la confusion d'un ordre social où le peuple, en produisant chaque jour des richesses plus grandes, se paupérise au sein même de cet excès de biens, et *par lui*.

*Texte n° 12*

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus

jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper... les illusions d'industrialisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétaire, qui a pour base :

L'attraction industrielle, la répartition proportionnelle,

L'économie de ressorts, l'équilibre de population,

et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée, sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici les systèmes par les résultats...

*Assemblée des maîtres artisans de Birmingham*, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres ». Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédimer le salaire des ouvriers, et déguiser leur misère...

Il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populaces de Chine et d'Indostan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

Fourier, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, p. 28.
« Œuvres complètes de Charles Fourier », t. 6, Ed. Anthropos.

## 3. L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE

### « LE DROIT DE PROPRIÉTÉ N'EST POINT IMMUABLE »

On voit ici l'importance de *La Doctrine* dans la critique et la clarification des concepts au sein du prémarxisme. Les disciples mirent en évidence la relativité de l'idée de propriété, dépassant ainsi la vision saint-simonienne du conflit entre travail et oisiveté.

*Texte n° 13*

... On est inévitablement amené à ce résultat, que la constitution de la propriété et son mode de transmission doivent être changés.

. . . . . .

A chaque grande révolution politique, le droit de propriété a subi des modifications plus ou moins profondes. Sous le régime de l'esclavage, les hommes eux-mêmes formaient la portion la plus importante de la propriété : plus tard, cette portion en fut distraite. Des obligations de diverses natures, sous le nom de redevances féodales, furent substituées à la servitude personnelle. Dans la suite des temps, ces redevances ont disparu, encore qu'à leur origine elles eussent été considérées comme formant une propriété très légitime. Enfin le mode de transmission de la propriété n'a pas éprouvé de moindres variations que sa nature elle-même. Au droit de disposer arbitrairement de ses biens après sa mort, a succédé le droit exclusif du fils aîné, et, plus tard, l'égalité de partage entre tous les enfants. Aujourd'hui, en suite de tous ces progrès, qui ont eu pour résultat d'élargir sans cesse la carrière ouverte au mérite personnel, un dernier changement reste à opérer ; il consistera à fonder un ordre de choses dans lequel l'Etat, et non plus la famille, héritera des richesses accumulées, en tant qu'elles forment ce que les économistes appellent le *fonds de production.* La société, au moyen d'un système hiérarchique, transmettra la propriété, c'est-à-dire les instruments de travail, non du père au fils, mais du capable au capable ; elle les fera passer directement des mains qui savaient le mieux les employer aux mains qui sauront le mieux les employer après elles. Ainsi qu'aujourd'hui le magistrat succède au magistrat, l'administrateur à l'administrateur, le militaire au militaire ; ainsi, dans l'avenir, l'artiste succédera à l'artiste, le savant au savant, l'industriel à l'industriel.

. . . . . .

(Les Saints-Simoniens) demandent que tous les instruments du travail, les terres et les capitaux, qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières, soient réunis en un fonds social, et que ce fonds soit exploité par *association et* HIERARCHIQUEMENT, de manière que la tâche de chacun soit l'expression de sa *capacité,* et sa richesse la mesure de ses *œuvres.*

Les Saints-Simoniens ne viennent porter atteinte à la constitution de la propriété qu'en tant qu'elle consacre, pour quelques-uns, le privilège impie de *l'oisiveté,* c'est-à-dire celui de vivre du travail d'autrui ; qu'en tant qu'elle abandonne au *hasard de la naissance* le classement social des individus.

L'histoire vient à l'appui de ce système : elle raconte que les divers modes de classification qui se sont succédés ont sans cesse tendu à

faire décroître le principe de *l'hérédité selon le sang*, pour le remplacer par celui de *l'hérédité selon l'aptitude*. Sous le régime des castes, tout se transmettait de père en fils, depuis les plus hauts rangs jusqu'aux professions les plus viles. A des époques plus rapprochées de nous, l'héritage a embrassé d'abord les fonctions politiques (car le duc, le baron, etc., étaient de véritables fonctionnaires publics), et plus tard seulement, certaines dignités, certains droits, certains titres honorifiques. Aujourd'hui l'opinion générale se prononce hautement contre la dernière ruine des institutions féodales, la pairie héréditaire. Dans les sociétés européennes les plus avancées, un seul privilège est transmissible encore par le hasard de la naissance ; c'est celui de la richesse. Il appartient à une saine logique de prononcer qu'il doit subir le sort de tous les autres, que le même mode de transmission adopté, au moins virtuellement, pour ceux-ci, doit lui devenir applicable. Abolir l'héritage actuel, ce n'est point détruire la propriété, pas plus que les professions n'ont été détruites par l'abolition de la féodalité : c'est étendre à tous les hommes un droit réservé jusqu'ici au petit nombre, c'est donner à chacun un héritage, puisque, toute propriété devenant une fonction, chaque travailleur aura un supérieur à remplacer.

Exposition de la Doctrine. Extraits.
Cours de l'année 1829, p. 25 sq.

## 4. FLORA TRISTAN

### « L'UNION UNIVERSELLE DES OUVRIERS ET DES OUVRIÈRES »

Le prolétariat n'existera que s'il passe d'un mode d'existence sérialisé à une forme unifiée. En se rassemblant, les ouvriers pourront accéder à la conscience de classe, et agir sur leurs conditions d'existence. Flora énonce en un langage chrétien la future vérité du *Manifeste*.

*Texte n° 14*

OUVRIERS ET OUVRIÈRES,

Ecoutez-moi : depuis vingt-cinq ans, les hommes les plus intelligents et les plus dévoués ont consacré leur vie à la défense de votre sainte cause ; ils ont, par des écrits, des discours, des rapports, des

mémoires, des enquêtes, des statistiques, signalé, constaté, démontré au Gouvernement et aux riches que la classe ouvrière est, en l'état actuel des choses, placée matériellement et moralement dans une situation intolérable de misere et de douleur ; ils ont démontré que, de cet état d'abandon et de souffrance, il résultait nécessairement que la plupart des ouvriers, aigris par le malheur, abrutis par l'ignorance et un travail excédant leurs forces, devenaient des êtres dangereux pour la société... Eh bien ! depuis vingt-cinq ans, tant de voix éloquentes n'ont pu parvenir à éveiller la sollicitude du Gouvernement sur les dangers que court la société en face de 7 à 8 millions d'ouvriers exaspérés par la souffrance et le désespoir, et dont un grand nombre se trouve placé entre le suicide... ou le vol !...

Ouvriers, que peut-on dire maintenant pour la défense de votre cause ?... Depuis vingt-cinq ans, tout n'a-t-il pas été dit et redit sous toutes les formes jusqu'à satiété ? Il n'y a plus rien à écrire, car votre malheureuse position est bien connue de *tous*. Il ne reste qu'une chose à faire : *agir en vertu des droits inscrits dans la Charte.*

. . . . . .

Ouvriers, cessez donc d'attendre plus longtemps l'intervention qu'on réclame pour vous depuis vingt-cinq ans. L'expérience et les faits vous disent assez que le Gouvernement *ne peut* ou *ne veut* pas s'occuper de votre sort quand il est question de l'améliorer.

. . . . . .

Votre action, à vous, ce n'est pas la révolte à main armée, l'émeute sur la place publique, l'incendie ni le pillage — Non ; car la destruction, au lieu de remédier à vos maux, ne ferait que les empirer. Les émeutes de Lyon et de Paris sont venues l'attester. — Votre action, à vous, vous n'en avez qu'une, légale, légitime, avouable devant Dieu et les hommes : C'est l'UNION UNIVERSELLE DES OUVRIERS ET DES OUVRIÈRES.

Ouvriers, votre condition dans la société actuelle est misérable, douloureuse : — En bonne santé, vous n'avez pas *droit au travail* ; — Malades, blessés, vieux, vous n'avez même pas *droit à l'hôpital* ; — Pauvres, manquant de tout, vous n'avez pas *droit à l'aumône,* car la mendicité est défendue par la loi... Ouvriers, vous êtes malheureux, oui, sans doute ; mais, d'ou vient la principale cause de vos maux ?... Si une abeille et une fourmi, au lieu de travailler de concert avec les autres abeilles et fourmis à approvisionner la demeure commune pour l'hiver, s'avisaient de se séparer et de vouloir travailler seules,

elles aussi mourraient de froid et de faim dans leur coin solitaire. Pourquoi donc restez-vous dans l'isolement ?... — Isolés, vous êtes faibles et tombez accables sous le poids des misères de toutes sortes ! — Eh bien ! sortez de votre isolement : unissez-vous ! — *L'union fait la force.* Vous avez pour vous le nombre, et le nombre, c'est beaucoup.

Je viens vous proposer une *union générale* entre les ouvriers et ouvrières, sans distinction de métiers, habitant le même royaume ; union qui aurait pour but de CONSTITUER LA CLASSE OUVRIERE et d'élever plusieurs établissements (Palais de l'UNION OUVRIERE), répartis également dans toute la France.

. . . . . .

Il est très important que les ouvriers comprennent bien la différence qui existe entre L'UNION OUVRIERE dont j'ai conçu l'idée et ce qui existe aujourd'hui sous ces titres d'*Association de compagnonnage, L'union, Secours mutuels,* etc.

Le but de toutes ces diverses associations particulières est tout simplement de s'entraider et de se secourir, mutuellement et individuellement, entre *membres de la même société.* — Aussi ces sociétés se sont établies dans la prévision des cas de *maladies,* d'*accidents.* et *longs chômages...*

Dans l'état actuel d'isolement, d'abandon et de misère où se trouve la classe ouvrière, ces sortes de sociétés sont très utiles, puisque leur but est d'aider, par de petits secours, les plus nécessiteux, et d'adoucir par là des souffrances personnelles qui, souvent, excèdent les forces et le courage de ceux sur lesquels elles tombent. J'approuve donc beaucoup ces sociétés, et j'engage les ouvriers à les multiplier, tout en les épurant des abus qu'elles peuvent renfermer. — Mais *soulager* la misère n'est pas la *détruire* ; *adoucir* le mal n'est pas l'*extirper.* Si enfin on veut se décider à attaquer le mal dans sa racine, évidemment il faut autre chose que des *sociétés particulières,* dont l'unique but est de *soulager les souffrances individuelles.*

. . . . . .

Où donc est le mal ?.. — Le mal est dans cette organisation bâtarde, mesquine, égoïste, absurde, qui divise la classe ouvrière en une multitude de petites sociétés particulières, comme au Moyen Age les grands empires, que nous voyons aujourd'hui si forts, si riches, si puissants, étaient divisés en *petites provinces,* et les petites provinces en *petits bourgs,* jouissant de leurs *droits et franchises.*

— Eh ! quels droits ! c'est-à-dire que petites provinces et petits bourgs, en guerre continuelle les uns contre les autres (et aujourd'hui la guerre, c'est la concurrence), étaient pauvres, faibles, et pour *tout droit* avaient celui de gémir sous le poids de leur misère, de leur isolement et des calamités affreuses qui étaient le résultat inévitable de cet état de division. — Je ne crains donc pas de le répéter, le vice radical, celui qu'il faut attaquer sur tous les points, c'est ce système de morcellement qui décime les ouvriers, système qui ne peut engendrer que le mal.

Je pense que cette courte analyse de ce qui est suffira pour éclairer les ouvriers sur la cause véritable de leurs maux — *la division.*

Ouvriers, il faut donc sortir au plus vite de cette voie de division et d'isolement où vous êtes, et marcher courageusement et fraternellement dans l'unique voie qui vous convienne, — l'union. Le projet d'union que j'ai conçu repose sur une base large, et son esprit est capable de satisfaire pleinement aux exigences morales et matérielles d'un grand peuple.

Flora Tristan, *L'Union ouvrière*, 1843, p. 2 sq.
(Edition populaire, Paris, Prévot-Rouanet.)

## L'AFFRANCHISSEMENT DE LA FEMME

Flora, qui se souvient sans doute des thèses d Enfantin, espère que va bientôt sonner le 89 des femmes. Les ouvriers, donnant un exemple au monde, proclameront l'union des ouvriers et *ouvrières.*

*Texte n° 15*

Jusqu'à présent, la femme n'a compté pour rien dans les sociétés humaines. — Qu'en est-il résulté ? — Que le prêtre, le législateur, le philosophe, l'ont traitée en vraie paria. La femme (c'est la moitié de l'humanité) a été mise hors l'*Eglise,* hors la *loi,* hors la *société.* — Pour elle, point de fonctions dans l'Eglise, point de représentation devant la loi, point de fonctions dans l'Etat.

. . . . . .

Ouvriers, en 91, vos pères ont proclamé l'immortelle déclaration des DROITS DE L'HOMME, et c'est à cette solennelle déclaration que vous devez d'être aujourd'hui *des hommes libres et égaux* en

droit *devant la loi.* — Honneur à vos pères pour cette grande œuvre ! — Mais, prolétaires, il vous reste à vous, hommes de 1843, une œuvre non moins grande à accomplir. — A votre tour, *affranchissez les dernières esclaves* qui restent encore dans la société française ; proclamez les DROITS DE LA FEMME, et *dans les mêmes termes* que vos pères ont proclamé les vôtres, dites :

« Nous, prolétaires français, après cinquante-trois ans d'expérience, nous reconnaissons être dûment éclairés et convaincus que l'oubli et le mépris qu'on a fait des droits naturels de la femme sont les seules causes des malheurs du monde et nous avons résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, inscrite dans notre charte, ses droits sacrés et inaliénables. Nous voulons que les femmes soient instruites de notre déclaration, afin qu'elles ne se laissent plus opprimer et avilir par l'injustice et la tyrannie de l'homme, et que les hommes respectent dans les femmes, leurs mères, la liberté et l'égalité dont ils jouissent eux-mêmes.

1° Le but de la société devant être le bonheur commun de l'homme et de la femme, L'UNION OUVRIERE garantit à l'homme et à la femme la jouissance de leurs droits d'ouvriers et d'ouvrières.

2° Ces droits sont : l'égalité à l'admission dans les PALAIS DE L'UNION OUVRIERE, soit comme enfants, blessés ou vieillards.

3° Pour nous, la femme étant l'égale de l'homme, il est bien entendu que les filles recevront, quoique diverse, une instruction aussi rationnelle, aussi solide, aussi étendue en science morale et professionnelle, que les garçons.

4° Quant aux blessés et aux vieillards, le traitement en tout sera le même pour les femmes que pour les hommes. »

Ouvriers, soyez-en sûrs, si vous avez assez d'équité, de justice, pour inscrire dans votre Charte les quelques lignes que je viens de tracer, *cette déclaration des droits de la femme* passera bientôt dans les mœurs ; des mœurs dans la loi, et avant vingt-cinq ans vous verrez inscrit en tête du livre de la loi qui régira la société française : — L'EGALITE ABSOLUE de l'homme et de la femme.

Alors mes frères, et seulement alors, l'UNITE HUMAINE sera CONSTITUEE.

Fils de 89, voilà l'œuvre que vos pères vous ont léguée !

Flora Tristan, *L'Union ouvrière*, 1843, p. 44 sq.
(Prévot-Rouanet.)

## 5. PROUDHON

### « LA PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL »

En février 1840, Proudhon, qui termine alors la dixième partie de *Qu'est-ce que la propriété ?* écrit à Ackermann : « Sous le rapport philosophique, il n'existe rien de semblable à mon livre. Malheur à la propriété ! Malédiction !

Il faut que je tue, dans un duel à outrance, l'inégalité et la propriété. Ou je m'aveugle, ou elle ne se relèvera jamais du coup qui lui sera bientôt porté. » (Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* Introduction, in *Œuvres complètes*, p. 101.)

*Texte n° 16*

Si j'avais à répondre à la question suivante : *Qu'est-ce que l'esclavage ?* et que d'un seul mot je répondisse : *C'est l'assassinat,* ma pensée serait d'abord comprise. Je n'aurais pas besoin d'un long discours pour montrer que le pouvoir d'ôter à l'homme la pensée, la volonté, la personnalité, est un pouvoir de vie et de mort, et que faire un homme esclave, c'est l'assassiner. Pourquoi donc à cette autre demande : *Qu'est-ce que la propriété ?* ne puis-je répondre de même : *C'est le vol,* sans avoir la certitude de n'être pas entendu, bien que cette seconde proposition ne soit que la première transformée ?

J'entreprends de discuter le principe même de notre gouvernement et de nos institutions, la propriété ; je suis dans mon droit : je puis me tromper dans la conclusion qui ressortira de mes recherches ; je suis dans mon droit : il me plaît de mettre la dernière pensée de mon livre au commencement ; je suis toujours dans mon droit.

Tel auteur enseigne que la propriété est un droit civil, né de l'occupation et sanctionné par la loi ; tel autre soutient qu'elle est un droit naturel, ayant sa source dans le travail : et ces doctrines, tout opposées qu'elles semblent, sont encouragées, applaudies. Je prétends que ni le travail, ni l'occupation, ni la loi ne peuvent créer la propriété ; qu'elle est un effet sans cause : suis-je répréhensible ?

Que de murmures s'élèvent !

— *La propriété, c'est le vol !* Voici le tocsin de 93 ! voici le branle-bas des révolutions !...

— Lecteur, rassurez-vous : je ne suis point un agent de discorde, un boute-feu de sédition. J'anticipe de quelques jours sur l'histoire ; j'expose une vérité dont nous tâchons en vain d'arrêter le dégagement ; j'écris le préambule de notre future constitution. Ce serait le fer conjurateur de la foudre que cette définition qui vous paraît blasphématoire, *la propriété, c'est le vol*, si nos préoccupations nous permettaient de l'entendre ; mais que d'interêts, que de préjugés s'y opposent !... La philosophie ne changera point, hélas ! le cours des événements : les destinées s'accompliront indépendamment de la prophétie : d'ailleurs, ne faut-il pas que justice se fasse, et que notre éducation s'achève ?

— *La propriété, c'est le vol !...* Quel renversement des idées humaines ! *Propriétaire* et *voleur* furent de tout temps expressions contradictoires autant que les êtres qu'elles désignent sont antipathiques, toutes les langues ont consacré cette antilogie. Sur quelle autorité pourriez-vous donc attaquer le consentement universel et donner le démenti au genre humain ? qui êtes-vous, pour nier la raison des peuples et des âges ?

— Que vous importe, lecteur, ma chétive individualité ? Je suis, comme vous, d'un siècle où la raison ne se soumet qu'au fait et à la preuve, mon nom, aussi bien que le vôtre, est CHERCHEUR DE VÉRITÉ ; ma mission est écrite dans ces paroles de la loi : *Parle sans haine et sans crainte : dis ce que tu sais.* L'œuvre de notre espèce est de bâtir le temple de la science, et cette science embrasse l'homme et la nature Or, la vérité se révèle à tous, aujourd'hui a Newton et à Pascal, demain au pâtre dans la vallée, au compagnon dans l'atelier Chacun apporte sa pierre à l'édifice, et, sa tâche faite, il disparaît. L'éternité nous précède, l'éternité nous suit : entre deux infinis, qu'est-ce que la place d'un mortel, pour que le siècle s'en informe ?

Laissez donc, lecteur, mon titre et mon caractère, et ne vous occupez que de mes raisons C'est d'après le consentement universel que je prétends redresser l'erreur universelle ; c'est à la foi du genre humain que j'appelle de l'opinion du genre humain Ayez le courage de me suivre, et, si votre volonté est franche, si votre conscience est libre, si votre esprit sait unir deux propositions pour en extraire une troisième, mes idées deviendront infailliblement les vôtres. En débutant par vous jeter mon dernier mot, j'ai voulu vous avertir, non vous braver : car, j'en ai la certitude, si vous me lisez, je forcerai votre assentiment. Les choses dont j'ai à vous parler sont si simples, si palpables, que vous serez étonné de ne les avoir point

aperçues, et que vous vous direz : « Je n'y avais point réfléchi. » D'autres vous offriront le spectacle du génie forçant les secrets de la nature, et répandant de sublimes oracles ; vous ne trouverez ici qu'une série d'expériences sur le *juste* et le *droit*, une sorte de vérification des poids et mesures de votre conscience. Les opérations se feront sous vos yeux ; et c'est vous-même qui apprécierez le résultat.

Du reste, je ne fais pas de système : je demande la fin du privilège, l'abolition de l'esclavage, l'égalité des droits, le règne de la loi. Justice, rien que justice ; tel est le résumé de mon discours ; je laisse à d'autres le soin de discipliner le monde.

. . . . . .

Tous les hommes croient et repètent que l'égalité des conditions est identique à l'égalité des droits ; que *propriété* et *vol* sont termes synonymes ; que toute prééminence sociale, accordée ou pour mieux dire usurpée sous prétexte de supériorité de talent et de service, est iniquité et brigandage : tous les hommes, dis-je, attestent ces vérités sur leur âme ; il ne s'agit que de le leur faire apercevoir.

Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* p 57 sq.
(Editions Garnier-Flammarion.)

## « LA PROPRIÉTÉ EST IMPOSSIBLE »

Rien ne légitime la propriété, le droit d'user et d'abuser : « le travail crée de rien ».

*Texte n° 17*

1° Le principe du droit économique est que *les produits ne s'achetent que par des produits* ; la propriété, ne pouvant être défendue que comme productrice d'utilité et ne produisant rien, est dès ce moment condamnée ;

2° C'est une loi d'économie que *le travail doit être balancé par le produit* ; c'est un fait qu'avec la propriété, la production coûte plus qu'elle ne vaut ;

3° Autre loi d'économie : *Le capital etant donné, la production se mesure non plus à la grandeur du capital, mais à la force productrice* ; la propriété, exigeant que le revenu soit toujours propor-

tionnel au capital, sans considération du travail, méconnaît ce rapport d'égalité de l'effet à la cause ;

4° et 5° Comme l'insecte qui file sa soie, le travailleur ne produit jamais que pour lui-même ; la propriété, demandant produit double et ne pouvant l'obtenir, dépouille le travailleur et le tue ;

6° La nature n'a donné à chaque homme qu'une raison, un esprit, une volonté ; la propriété, accordant au même individu pluralité de suffrages, lui suppose pluralité d'âmes ;

7° Toute consommation qui n'est pas reproductrice d'utilité est une destruction ; la propriété, soit qu'elle consomme, soit qu'elle épargne, soit qu'elle capitalise, est reproductrice *d'inutilité,* cause de stérilité et de mort ;

8° Toute satisfaction d'un droit naturel est une équation ; en d'autres termes, le droit à une chose est nécessairement rempli par la possession de cette chose. Ainsi, entre le droit à la liberté et la condition d'homme libre il y a balance : équation ; entre le droit à la sûreté et la garantie sociale, équation. Mais entre le droit d'aubaine et la perception de cette aubaine, il n'y a jamais équation ; car à mesure que l'aubaine est perçue, elle donne droit à une autre, celle-ci à une troisième, etc., ce qui n'a plus de terme. La propriété n'étant jamais adéquate à son objet est un droit contre la nature et la raison ;

9° Enfin, la propriété n'existe pas par elle-même ; pour se produire, pour agir, elle a besoin d'une cause étrangère, qui est la *force* ou la *fraude* ; en d'autres termes, la propriété n'est point égale à la propriété, c'est une négation, un mensonge, RIEN.

Proudhon, *Qu'est ce que la propriété ?* p. 249 sq. (Garnier-Flammarion.)

### « L'ANARCHIE »

Les individus, éduqués et reconnaissant le vrai, attribueront à la Raison le pouvoir législatif suprême. Nous pourrons alors parler d'une *anarchie positive*, qu'il ne faut point confondre avec le désordre.

*Texte n° 18*

*Anarchie,* absence de maître, de souverain, telle est la forme de gouvernement dont nous approchons tous les jours, et que l'habitude invétérée de prendre l'homme pour règle et sa volonté pour loi nous fait regarder comme le comble du désordre et l'expression du chaos On raconte qu'un bourgeois de Paris du XVII[e] siècle ayant entendu

dire qu'à Venise il n'y avait point de roi, ce bonhomme ne pouvait retenir son étonnement, et pensa mourir de rire à la première nouvelle d'une chose si ridicule. Tel est notre préjugé : tous tant que nous sommes nous voulons un chef ou des chefs ; et je tiens en ce moment une brochure dont l'auteur, zélé communiste, rêve comme un autre Marat de la dictature. Les plus avancés parmi nous sont ceux qui veulent le plus grand nombre possible de souverains, la royauté de la garde nationale est l'objet de leurs vœux les plus ardents, bientôt sans doute quelqu'un, jaloux de la milice citoyenne, dira : Tout le monde est roi ; mais quand ce quelqu'un aura parlé, je dirai, moi : Personne n'est roi ; nous sommes bon gré malgré nous, associés. Toute question de politique intérieure doit être vidée d'après les données de la statistique départementale ; toute question de politique extérieure est une affaire de statistique internationale. La science du gouvernement appartient de droit à l'une des sections de l'Académie des sciences, dont le secrétaire perpétuel devient nécessairement Premier ministre ; et puisque tout citoyen peut adresser un mémoire à l'Académie, tout citoyen est législateur ; mais, comme l'opinion de personne ne compte qu'autant qu'elle est démontrée, personne ne peut mettre sa volonté à la place de la raison, **personne n'est roi.**

Tout ce qui est matière de législation et de politique est objet de science, non d'opinion : la *puissance législative* n'appartient qu'à la raison, méthodiquement reconnue et démontrée. Attribuer à une puissance quelconque le droit de *veto* et de sanction est le comble de la tyrannie. Justice et légalité sont deux choses aussi indépendantes de notre assentiment que la vérité mathématique. Pour obliger, il leur suffit d'être connues ; pour se laisser voir, elles ne demandent que la méditation et l'étude. Qu'est-ce donc que le peuple, s'il n'est pas souverain, si ce n'est pas de lui que découle la puissance législative ? Le peuple est le gardien de la loi, le peuple est le *pouvoir exécutif*. Tout citoyen peut affirmer : Ceci est vrai ; cela est juste ; mais sa conviction n'oblige que lui : pour que la vérité qu'il proclame devienne loi, il faut qu'elle soit reconnue Or, qu'est-ce que reconnaître une loi ? C'est vérifier une opération de mathématique ou de métaphysique ; c'est répéter une expérience, observer un phénomène, constater un fait. La nation seule a droit de dire : *Mandons et ordonnons*.

Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* p. 300 sq.
(Garnier-Flammarion.)

## « UN ANTIDOGMATISME ÉCONOMIQUE »

Voici le texte de la lettre adressée par Proudhon à Marx le 17 mai 1846. On notera la parenté de cet écrit avec la lettre de Marx à Ruge du 17 septembre 1843. L'inspiration *première* de Marx fut, elle aussi, antidogmatique. « L'avantage de cette nouvelle orientation est précisément d éviter d'anticiper dogmatiquement sur la marche du monde et de ne dégager le monde nouveau que par la critique de l'ancien... *Je ne pense pas que nous devions planter un drapeau dogmatique*, nous devons, au contraire, aider les dogmatiques à se faire une idée nette de leurs propres principes » (Cité in Cornu, *Marx et Engels*, t. 2, p. 242.)

*Texte n° 19*

A M. MARX

Mon cher Monsieur Marx, je consens volontiers à devenir l'un des aboutissants de votre correspondance, dont le but et l'organisation me semblent devoir être très utiles.. Je prendrai... la liberte de faire quelques reserves, qui me sont suggérées par divers passages de votre lettre.

D'abord, quoique mes idées en fait d'organisation et de réalisation soient en ce moment tout à fait arrêtées, au moins pour ce qui regarde les principes, je crois qu'il est de mon devoir, qu'il est du devoir de tout socialiste, de conserver pour quelque temps encore la forme antique ou dubitative ; en un mot, je fais profession avec le public d'un antidogmatisme économique presque absolu.

Cherchons ensemble, si vous voulez, les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir ; mais, pour Dieu ! après avoir démoli tous les dogmatismes *a priori*, ne songeons point, à notre tour, à endoctriner le peuple ; ne tombons point dans la contradiction de votre compatriote Martin Luther, qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt, à grands renforts d'excommunications et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante. Depuis trois siècles, l'Allemagne n'est occupée que de détruire le replâtrage de M. Luther ; ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis. J'applaudis de tout mon cœur à votre pensée de produire un jour toutes les opinions ; faisons nous une bonne et loyale polémique ; donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante... Accueillons, encourageons toutes les protestations ; flé-

trissons toutes les exclusions, tous les mysticismes ; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec l'éloquence et l'ironie. A cette condition, j'entrerai avec plaisir dans votre association, sinon, non !

J'ai aussi à vous faire quelque observation sur ce mot de votre lettre : *Au moment de l'action.* Peut-être conservez-vous encore l'opinion qu'aucune réforme n'est actuellement possible sans un coup de main, sans ce qu'on appelait jadis une révolution, et qui n'est tout bonnement qu'une secousse. Cette opinion, que je conçois, que j'excuse, que je discuterais volontiers, l'ayant moi même longtemps partagée, je vous avoue que mes dernières études m'en ont fait complètement revenir. Je crois que nous n'avons pas besoin de cela pour réussir ; et qu'en conséquence, nous ne devons point poser l'action *revolutionnaire* comme moyen de reforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitraire, bref, une contradiction. Je me pose ainsi le problème : *faire rentrer dans la société, par une combinaison économique, les richesses qui sont sorties de la société par une autre combinaison économique.* En d'autres termes, tourner en Economie politique la théorie de la Propriété, contre la Propriété, de manière à engendrer ce que vous autres, socialistes allemands, appelez *communauté*, et que je me bornerai pour le moment à appeler *liberté, égalité.* Or, je crois savoir le moyen de resoudre, à court delai, ce problème : je préfère donc faire brûler la Propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en fusant une Saint-Barthélemy des propriétaires.

Proudhon, *Correspondance de P.-J. Proudhon,* t. 2, p. 198 sq. (Librairie internationale A. Lacroix et Cie, Edit. 1875).

## 6. ÉTIENNE CABET

### « NI VIOLENCE, NI RÉVOLUTION »

Nul appel à la révolte chez Etienne Cabet. La religion de l'amour introduira à la communauté des biens. Car il ne s'agit que de prêcher, que de communiquer la vérité du « sentiment sublime ».

*Texte n° 20*

... Comment déterminer l'Aristocratie à adopter le Principe de la Communauté ? Faut-il employer la force ? — Non ! *ni violence, ni révolution, par conséquent ni conspiration ni attentat.*

Les révolutions violentes sont la guerre avec toutes ses chances : elles sont extrêmement difficiles, parce qu'un Gouvernement, par cela seul qu'il existe, a une force immense dans son organisation gouvernementale, dans l'influence de l'Aristocratie et des richesses, dans la possession du pouvoir législatif et exécutif, dans le trésor, l'armée, la garde nationale, les tribunaux, le jury, et la police avec ses mille moyens de division et de corruption.

Ce n'est pas tout pour les opprimés d'être nombreux ; car il faut qu'ils puissent s'organiser en armée, et le Gouvernement emploie toute sa puissance à empêcher cette organisation : ce n'est pas tout d'avoir du courage, même un héroïque courage ; car les adversaires peuvent avoir aussi de la bravoure avec l'avantage de la discipline et mille autres avantages : ce n'est pas tout d'avoir une confiance sans borne en son dévouement ; car on n'arrête pas des boulets de canon avec la main Et que de fautes (l'amour excessif de l'indépendance et l'indiscipline, l'intolérance et la désunion, l'inexpérience et la maladresse, l'impatience et la témérité), bien naturelles sans doute au parti populaire jeune et souffrant, compromettent son succès !

Aussi, ce n'est pas d'aujourd'hui que le Peuple désire des révolutions : depuis le commencement du monde, il n'y a pas d'année peut-être que chaque Peuple n'ait senti le besoin de secouer le joug de l'Aristocratie pour reconquérir ses droits naturels ; et cependant, *combien peu de révolutions tentées comparativement au nombre des révolutions désirées !* Parmi les révolutions entreprises, combien peu ont réussi ! Et parmi ces dernières, combien peu ont atteint leur but, sans être escamotées ou anéanties plus tard par l'Aristocratie !

. . . . . .

Mais si la violence réussissait, ne serait-il pas juste de contraindre l'Aristocratie et les riches ? — Non, parce que la violence n'est pas indispensable. *Les riches sont hommes comme les pauvres, et nos frères comme ceux-ci :* ils forment même une grande et belle portion de l'Humanité. Sans doute il faut les empêcher d'être oppresseurs, mais il ne faut pas plus les opprimer que se laisser opprimer par eux ; la Communauté, imaginée pour faire le bonheur de tous les hommes, ne doit pas commencer par en désespérer une grande partie.

Nous ne devons pas même les haïr ; car leurs préjugés et leurs vices sont l'effet de leur mauvaise éducation et de la mauvaise organisation sociale tout aussi bien que les imperfections et les vices des pauvres : cette mauvaise organisation, c'est Satan pervertissant également tous les hommes : il faut les en délivrer tous, mais non les brûler pour chasser le démon, comme Jésus-Christ n'est pas venu détruire les riches, mais les convertir en prêchant seulement la suppression de l'opulence et de la misère. En un mot, il ne faut pas plus sacrifier les riches aux pauvres que les pauvres aux riches, ou bien toute la pitié, tout l'intérêt, toute la justice, toutes les vertus, tous les efforts, se réuniraient contre les *nouveaux oppresseurs* en faveur des *nouveaux opprimés.*

. . . . . .

Comment donc faire adopter à l'Aristocratie le principe de la Communauté ? — Comme Jésus-Christ, en prêchant, en écrivant, en discutant, en persuadant, en convainquant les riches et les pauvres jusqu'à ce que tous, Peuple, Electeurs, Législateurs et Gouvernants soient convertis au principe de la Communauté.

. . . . . .

*... Si je tenais une révolution dans ma main, je la tiendrais fermée, quand même je devrais mourir en exil !*

Cabet, *Voyage en Icarie*, p. 560 sq.,
in Œuvres d'Etienne Cabet, t. 1. (Anthropos.)

## 7. DÉZAMY

### L'ENSEIGNEMENT DE LA VIE

Une pédagogie très moderne se dégage, on le voit ici, des textes de Dézamy. Comme chez Fourier, la théorie éducative ne se sépare pas du calcul de l'attraction passionnée. Nulle contrainte dans l'école de la future « commune », où tous sont mus par curiosité et amour du savoir. Dézamy esquisse dans ses écrits les principes d'une libre pédagogie. Toute connaissance est d'ailleurs inachevée et correspond à une création permanente, à un perpétuel progrès existentiel. L'en-

seignement déborde le cadre de l'ecole. Il se confond avec le devenir de l'homme Aussi comprend-on que la pédagogie, par essence même, ne puisse être que « non directive ».

*Texte n° 21*

Lorsque la langue et les méthodes seront conformes à la logique naturelle, cette première éducation sera si facile, si remplie de charmes, que ce sera purement un jeu, un amusement, tant pour les professeurs que pour les élèves. Les enfants et les adolescents restent parfaitement libres de suivre les cours qui leur conviennent : ils sont attirés, jamais forces. Mais il est des études comme des travaux, leur mauvaise organisation seule les rend répugnants. L'homme à tout âge est dévoré du désir de s'instruire. Chez tous, hommes, femmes, enfants, c'est une passion : *savoir, acquérir des connaissances.* Tous même s'instruisent spontanément, recherchent des lumières sur tout ce qui a été, sur tout ce qui est. Cette passion est vive, surtout chez l'enfant Aussitôt que son intelligence est developpée, il cherche, il tâtonne, il questionne ; s'il trouve une instruction à sa portée, il la saisit avec ardeur. Combien, à plus forte raison, la passion de l'étude sera excitée en *communauté*, où l'enseignement libre, spontané, tant pour les professeurs que pour les auditeurs, aura communément la pratique pour objet immédiat et se liera aux travaux journaliers, qui deja captivent et passionnent les élèves. En communauté, l'instruction est une des plus fortes passions et des plus vives jouissances de l'enfant, de l'adolescent et de l'âge mûr, des jeunes filles, et des femmes comme des hommes. Le vieillard même est encore disciple en même temps que professeur. Tant qu'il conserve son intelligence il a le désir de s'instruire. La commune forme une vaste école d'enseignement mutuel, où tous sont à la fois disciples et professeurs, s'éclairent mutuellement sur toutes les branches des sciences, et poussent toujours plus loin de concert leurs investigations, de telle sorte que l'intelligence humaine, dégagée de tous les soins fastidieux du ménage et surtout de cette *horrible crainte du lendemain,* qui déchire, bouleverse, absorbe, atrophie la pensée, et occasionne aux hommes des societés actuelles une si grande déperdition de temps et de forces, l'intelligence grandit dans d'immenses proportions, en même temps que par une application toujours plus étendue des sciences, elle élargit le champ de l'industrie jusqu'à des limites que nulle imagination aujourd'hui ne peut concevoir.

Dézamy, *Code de la communauté*, p. 153.
(Prévost-Rouannet, 1842.)

## LA COMMUNAUTÉ, RÈGNE DE LA LIBERTÉ ILLIMITÉE ET DE L'ORDRE LE PLUS PARFAIT

Au contradicteur posant la question : « L'instinct d'agressivité ne fera-t-il pas obstacle au libre épanouissement communautaire, ne parviendra-t-il pas à vicier la cité juste ? », Dézamy répond en invoquant la notion d'une liberté conçue comme obéissance à la loi naturelle, comme exigence de bonheur et de bien à la fois. Postulat optimiste. La liberté n'est pas le negatif, mais la volonté du bien. Dans la cité communautaire, la liberté, illimitée, se fera semence d'ordre et d'harmonie.

*Texte n° 22*

*Objection.* — Vous avez posé, comme un de vos dogmes fondamentaux, cette formule : « De la liberté la plus illimitée résultera l'ordre le plus parfait. » Quel étrange paradoxe ! Si vous proscrivez toute contrainte, toute sanction pénale et afflictive, on aura très souvent plus d'intérêt a mal faire qu'à s'occuper de l'utilité commune. De cette sorte, comment pouvez-vous espérer que votre institution puisse jamais se maintenir ? Car, il faut bien le reconnaître, il y aura toujours des natures dépravées qui aspireront à dominer, à tyranniser les autres, et entretiendront sans cesse dans la communauté mille ferments de désordres, mille causes de dissociation Il suffit que quelques citoyens, gouvernés par des passions impérieuses, soient rebelles à la voix de votre republique, pour qu'ils en ruinent les fondements.

*Réponse.* — Je crois ce point incontestablement établi, à savoir, que, dans la communauté, nul ne peut trouver ailleurs que dans le bonheur commun sa felicité individuelle. Ainsi, la liberté bien entendue n'a, comme je l'ai démontré, rien de commun avec l'anarchie, le désordre, l'extravagance Le mot Liberté, dans son acception véritable, ne peut signifier autre chose que la faculté d'agir d'une manière conforme a notre nature, d'obéir à la loi de notre organisation, loi indestructible, qui est la source, la règle irrésistible de toute volonté, loi précieuse parce qu'elle consiste dans le désir que nous avons d'être heureux. Maintenant, pour revenir à une comparaison que j'ai déjà faite, je dis que, dans l'organisme social, l'homme est exactement comme un membre est dans l'organisme humain. Or, par l'étude du corps humain, ne nous est-il pas mathématiquement démontré qu'il n'existe dans *l'être* aucun membre, aucun organe, qui puisse jamais sciemment vouloir nuire à un autre membre, à un

autre organe ; qui puisse avoir un intérêt contraire à la santé et à la vie commune ou indépendant d'elles ; qui puisse jamais se refuser, hésiter à remplir sa fonction, à concourir à l'harmonie et à la santé de l'animal ; qui, enfin, puisse se résoudre à entraver, à troubler malicieusement l'utilité commune ?

Lorsqu'un organe s'écarte de cette loi physiologique, qu'en conclure ? Sinon qu'il est affecté de quelque dérangement, de quelque maladie, de quelque lésion.

Il demeure donc bien évident que la liberté de l'homme, la liberté pleine et entière ne peut être, *en elle-même*, un élément de désordre ; car, avons-nous vu, a toute action bonne ou vicieuse, à tout acte conforme ou contraire soit à l'intérêt général, soit à l'intérêt particulier, la nature a attaché un degré inséparable de bien-être ou de châtiment. Lorsque, entre ces deux ordres d'intérêt, il s'établit la moindre lutte, la moindre dissidence, cela est une preuve irrécusable que, dans l'organisme social, il y a trouble, anarchie, chaos, subversion !

Mais encore un coup, est-ce la liberté de l'homme qu'il faut accuser ? Non. Il faut accuser son ignorance, son impuissance ; ce qui précisément est tout le contraire. Evidemment l'homme qui faillit n'est point libre, puisqu'il se nuit à lui-même. C'est donc à bon droit que je me crois fondé à maintenir cette sublime formule qui vous paraît si téméraire : « *De la liberté la plus illimitée résulte l'ordre le plus parfait.* »

Dézamy, *Code de la communauté*, p. 272 sq
(Prévost Rouannet.)

## 8. BLANQUI

### DÉFENSE DE BLANQUI AU PROCÈS DES QUINZE

Le système fiscal écrase trente millions de prolétaires. Si Blanqui ne discerne pas encore clairement en 1832 tout le mécanisme de la spoliation économique, il n'en souligne pas moins avec passion et lucidité l'iniquité de lois grâce auxquelles les privilégiés soumettent au pillage la « nation travaillante ».

*Texte n° 23*

Messieurs les jurés,

Je suis accusé d'avoir dit à trente millions de Français, prolétaires comme moi, qu'ils avaient le droit de vivre. Si cela est un crime, il me semble du moins que je ne devrais en répondre qu'à des hommes qui ne fussent point juges et parties dans la question. Or, Messieurs, remarquez bien que le ministère public ne s'est point adressé à votre equité et à votre raison, mais à vos passions et à vos intérêts ; il n'appelle pas votre rigueur sur un acte contraire à la morale et aux lois ; il ne cherche qu'à déchaîner votre vengeance contre ce qu'il présente comme une menace à votre existence et à vos propriétés. Je ne suis donc pas devant des juges, mais en présence d'ennemis ; il serait bien inutile des lors de me défendre. Aussi je suis résigné à toutes les condamnations qui pourraient me frapper, en protestant néanmoins avec energie contre cette substitution de la violence à la justice, et en me remettant à l'avenir du soin de rendre la force au droit. Toutefois, s'il est de mon devoir, à moi prolétaire, privé de tous les droits de la cité, de décliner la compétence d'un tribunal où ne siègent que des privilégiés qui ne sont point mes pairs, je suis convaincu que vous avez le cœur assez haut placé pour apprécier dignement le rôle que l'honneur vous impose dans une circonstance ou on livre en quelque sorte à votre immolation des adversaires désarmés. Quant au nôtre, il est tracé d'avance ; le rôle d'accusateur est le seul qui convienne aux opprimés

. . . . . .

*Oui, Messieurs, ceci est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont ainsi voulu, car ils sont les agresseurs.* Seulement ils trouvent mauvais que les pauvres fassent résistance ; ils diraient volontiers, en parlant du peuple : « Cet animal est si féroce qu'il se défend quand on l'attaque » Toute la philippique de M l'avocat général peut se résumer dans cette phrase.

On ne cesse de dénoncer les prolétaires comme des voleurs prêts à se jeter sur les propriétes : pourquoi ? Parce qu'ils se plaignent d'être écrasés d'impôts au profit des privilégiés. *Quant aux privilégiés, qui vivent grassement de la sueur du prolétaire,* ce sont de légitimes possesseurs menacés du pillage par une avide populace. Ce n'est pas la première fois que les bourreaux se donnent des airs de victimes. Qui sont donc ces voleurs dignes de tant d'anathèmes et de supplices ? Trente millions de Français qui paient au fisc un milliard et demi et

une somme à peu pres égale aux privilégiés. Et les possesseurs que la société entière doit couvrir de sa puissance, ce sont deux ou trois cent mille oisifs qui dévorent paisiblement les milliards payés par les voleurs. Il me semble que c'est là, sous une nouvelle forme, et entre d'autres adversaires, la guerre des barons féodaux contre les marchands qu'ils détroussaient sur les grands chemins.

En effet, le gouvernement actuel n'a point d'autre base que cette inique répartition des charges et des bénefices. La restauration l'a instituée en 1814 sous le bon plaisir de l'étranger, dans le but d'enrichir une imperceptible minorité des dépouilles de la nation. Cent mille bourgeois en forment ce qu'on appelle, par une ironie amère, l'élément démocratique Que sera-t-il, bon Dieu ! des autres éléments ? Paul Courier a déjà immortalisé la marmite représentative ; cette pompe aspirante et foulante qui foule la matière appelée peuple, pour en aspirer des milliards incessamment versés dans les coffres de quelques oisifs, machine impitoyable qui broie un à un vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers pour extraire le plus pur de leur sang et le transfuser dans les veines des privilégiés. Les rouages de cette machine, combinés avec un art merveilleux, atteignent le pauvre à tous les instants de la journée, le poursuivent dans les moindres nécessités de son humble vie, se mettent de moitié dans son plus petit gain, dans la plus misérable de ses jouissances. Et ce n'est pas assez de tant d'argent qui voyage des poches du prolétaire à celles du riche, en passant par les abîmes du fisc ; des sommes plus énormes encore sont levées directement sur les masses par les privilégiés, au moyen des lois qui régissent les transactions industrielles et commerciales, lois dont ces privilégiés possèdent la fabrication exclusive.

. . . . . .

(La) masse d'impôts est répartie de manière à épargner toujours le riche et à peser exclusivement sur le pauvre *les oisifs exercent un indigne pillage sur les masses laborieuses...*

Blanqui, *Défense du citoyen Louis Auguste Blanqui devant la cour d'assises.*
(Imp. de A. Mie.)

# HEGEL
# LA GAUCHE HÉGÉLIENNE
# ET LE COMMUNISME ALLEMAND

## 1. HEGEL

### « QUELQUE CHOSE D'AUTRE EST EN MARCHE »

Un nouveau moment de l'esprit du monde va apparaître, tandis que craque l'édifice ancien. Exemple, dans la dialectique historique, d'un changement quantitatif qui devient qualitatif Une révolution s'annonce

*Texte n° 24*

Du reste, il n'est pas difficile de voir que notre temps est un temps de gestation et de transition à une nouvelle période ; l'esprit a rompu avec le monde de son être-là et de la représentation qui a duré jusqu'à maintenant, il est sur le point d'enfouir ce monde dans le passé, et il est dans le travail de sa propre transformation. En vérité, l'esprit ne se trouve jamais dans un état de repos, mais il est toujours emporté dans un mouvement indéfiniment progressif ; seulement il en est ici comme dans le cas de l'enfant ; après une longue et silencieuse nutrition, la première respiration, dans un saut qualitatif, interrompt brusquement la continuité de la croissance seulement quantitative, et c'est alors que l'enfant est né ; ainsi l'esprit qui se forme mûrit lentement et silencieusement jusqu'à sa nouvelle figure, désintègre fragment par fragment l'édifice de son monde précédent ; l'ébranlement de ce monde est seulement indiqué par des symptômes sporadiques, la frivolité et l'ennui qui envahissent ce qui subsiste

encore, le pressentiment vague d'un inconnu sont les signes annonciateurs de quelque chose d'autre qui est en marche. Cet émiettement continu qui n'altérait pas la physionomie du tout est brusquement interrompu par le lever du soleil, qui, dans un éclair, dessine en une fois la forme du nouveau monde.

Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, t. 1, p. 12. (Aubier.)

## « L'ESSENCE DE L'HOMME : LE TRAVAIL »

L'interprétation la plus « marxisante » de la célèbre « dialectique du maître et de l'esclave » nous a été donnée par Kojève dans *L'Introduction à la lecture de Hegel* :

« C'est donc par le travail que l'homme est un être sur-naturel réel... En travaillant, il est esprit " incarné ", il est " Monde " historique, il est " Histoire " objectivée... L'Esclave crée les conditions objectives nouvelles qui lui permettent de reprendre la Lutte libératrice pour la reconnaissance » (Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, p. 30 sq.)

*Texte n° 25*

Le maître se rapporte *médiatement à la chose par l'intermédiaire de l'esclave ;* l'esclave, comme conscience de soi en général, se comporte négativement à l'egard de la chose et la supprime ; mais elle est en même temps indépendante pour lui, il ne peut donc par son acte de nier venir à bout de la chose et l'anéantir ; l'esclave la *transforme donc seulement par son travail.* Inversement, par cette médiation, le rapport *immédiat devient* pour le maître la pure négation de cette même chose ou la *jouissance ;* ce qui n'est pas exécuté par le désir est exécuté par la jouissance du maître ; en finir avec la chose : l'assouvissement dans la jouissance. Cela n'est pas exécuté par le desir à cause de l'indépendance de la chose ; mais le maître, qui a interposé l'esclave entre la chose et lui, se relie ainsi seulement à la dépendance de la chose, et purement en jouit. Il abandonne le côté de l'indépendance de la chose à l'esclave, qui l'élabore.

. . . . . .

Dans le moment qui correspond au désir dans la conscience du maître, ce qui paraît échoir à la conscience servante c'est le côté du

rapport inessentiel à la chose, puisque la chose dans ce rapport maintient son indépendance. Le désir s'est réservé à lui-même la pure négation de l'objet, et ainsi le sentiment sans mélange de soi-même. Mais c'est justement pourquoi cette satisfaction est elle-même uniquement un état disparaissant, car il lui manque le côté *objectif* ou la *subsistance*. Le travail, au contraire, est désir *réfréné*, disparition *retardée* : le travail *forme*. Le rapport négatif à l'objet devient *forme* de cet objet même, il devient quelque chose de permanent, puisque justement, à l'égard du travailleur, l'objet a une indépendance. Ce moyen négatif, ou *l'opération* formatrice, est en même temps la *singularité* ou le pur être-pour-soi de la conscience. Cet être-pour-soi, dans le travail, s'extériorise lui-même et passe dans l'élément de la permanence ; la conscience travaillante en vient ainsi à l'intuition de l'être indépendant, comme intuition de *soi-même*.

La formation n'a pas seulement cette signification positive selon laquelle la conscience servante, comme pur *être-pour-soi*, devient à soi-même *l'étant*, mais elle a aussi une signification négative à l'égard de son premier moment, la peur. En effet, dans la formation de la chose, la négativité propre de cette conscience, son être-pour-soi, ne lui devient objet que parce qu'elle supprime la *forme* existante qui lui est opposée. Mais cet élément *négatif* et objectif est précisément l'essence étrangère devant laquelle la conscience a tremblé. Or, maintenant elle détruit ce négatif étranger, elle se pose elle-même comme négative dans l'élément de la permanence et devient ainsi *pour soi-même quelque chose qui est pour soi*.

Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, t. 1, p. 162 sq. (Aubier.)

## LA DIALECTIQUE

La dialectique est la Science de l'Idée et de la pensée. Mais le procédé dialectique, tout en reposant sur « l'objectivité du concept », n'apparaît pas extérieur aux choses et à l'être. D'ailleurs, *toutes les choses* sont contradictoires en soi...

Lénine, dans les *Cahiers sur la dialectique*, a donc raison de souligner que Hegel réfute la notion d'une dialectique comme pur procédé de la pensée.

### *Texte n° 26*

Ce qui détermine la progression du concept, c'est le *négatif* qu'il contient et dont nous avons parlé plus haut. C'est ce qui constitue

sa vraie dialectique. C'est ainsi que la *dialectique,* qui est considérée comme une partie spéciale de la Logique et dont on peut dire qu'elle est totalement méconnue quant à son but et à son point de vue, se trouve placée sur un plan tout à fait différent. Dans le « Parménide » et, d'une façon encore plus directe, dans d'autres dialogues, la dialectique platonicienne vise en partie à réduire et à réfuter par elles-mêmes des affirmations d'une portée limitée et n'aboutit en partie, d'une façon générale, qu'à un résultat nul. On considère généralement la dialectique comme un procédé extérieur et négatif, ne faisant pas partie de la chose même, comme un procédé dicté par la vanité qui cherche à ébranler ce qui est solide et ferme, à mettre en doute la vérité.

Kant a assigné à la dialectique une place plus élevée (et c'est là un de ses plus grands mérites), en lui ôtant cette apparence d'arbitraire qu'elle a pour la représentation ordinaire et en montrant en elle le *procédé nécessaire de la raison...* Certes, les exposés dialectiques de Kant, dans les antinomies de la raison pure, ne méritent pas, lorsqu'on les examine de près, comme nous le ferons d'une façon détaillée dans la suite de cet ouvrage, de grands éloges, mais l'idée générale qu'il a mise à la base de ces exposés et dont il a fait ressortir la valeur, est celle de *l'objectivité de l'apparence* et de la *nécessité de la contradiction* qui, par sa nature, fait partie des catégories ou déterminations de la pensée... Ce résultat, *considéré par son côté positif,* n'énonce pas autre chose que la *négativité* interne de ces déterminations, il affirme leur âme douée d'une mobilité spontanée, il proclame le principe de ce qui est doué de vie naturelle et spirituelle en général Mais pour autant qu'on s'en tient uniquement au côté négatif du dialectique, ce résultat n'exprime que ce qui est déjà connu, à savoir que la raison est incapable de connaître l'infini. Résultat singulier qui, puisque l'Infini est le rationnel, revient à dire que la raison est incapable de connaître le rationnel.

Le dialectique, tel que nous le comprenons ici, et qui consiste à concevoir les contraires fondus en une unité ou le positif comme immanent au négatif. constitue le spéculatif.

Hegel, *Science de la Logique,* t. 1, p. 42.
(Aubier.)

## SIGNIFICATION DU DÉPASSEMENT DIALECTIQUE

Le dépassement integre et conserve Le dépassé n'est donc point anéanti mais maintenu : ce thème fondamental de la dialectique hégelienne s'avère inséparable, s'il faut en croire certains commenta-

teurs, d'une expression téléologique. « La dialectique hégélienne est téléologique en ses structures puisque la structure clé de la dialectique hégélienne est la négation de la négation. » (Althusser in *Hegel et la pensée moderne,* p. 105.)

*Texte n° 27*

*Suppression* et le *supprimé (l'idéel)* est un des concepts les plus importants de la philosophie, une détermination fondamentale, qui revient à tout instant, dont il importe de bien savoir le sens, détermination qu'il faut surtout bien distinguer du *néant.* Ce qui se supprime ne devient pas pour cela néant. Le néant est *l'immédiat ;* une chose supprimée, au contraire, est un *médiat.* Elle est le non-existant, mais en tant que *résultat* ayant pour source et pour origine un être. Elle garde encore, pour cette raison, le *caractère défini de cette source.*

Dans le langage courant, *supprimer* a un double sens : celui de conserver, de maintenir (*aufheben* signifie en allemand relever, soulever *et* supprimer), et celui de faire cesser, de *mettre un terme.* Conserver, maintenir implique en outre une signification négative, à savoir qu'on enlève à quelque chose, pour le conserver, son immédiateté, son être-là accessible aux influences extérieures. C'est ainsi que ce qui est supprimé est en même temps ce qui est conservé, mais a seulement perdu son immédiateté, sans être pour cela anéanti. Lexicologiquement, ces deux déterminations de la suppression peuvent être considérées comme deux *significations* de ce mot. On pourrait donc trouver surprenant qu'une langue en soit venue à employer un seul et même mot pour désigner deux déterminations opposées. La pensée spéculative ne peut que se réjouir de trouver dans la langue des mots ayant par eux-mêmes une signification spéculative, et la langue allemande possède plusieurs de ces mots.

Hegel, *Science de la Logique,* t. 1, p. 101.
(Aubier.)

DIALECTIQUE DE LA QUANTITÉ ET DE LA QUALITÉ

Deux textes où la dialectique hégélienne manifeste son attention pour les bonds dialectiques, les révolutions, les changements soudains, produits d'une évolution quantitative. La philosophie de Hegel a donc bien pour objets privilégiés la nouveauté, la création, irréductibles au tissu mort de la tautologie.

Cette loi du passage de la quantité à la qualité deviendra une

pièce maîtresse de la *Dialectique de la nature*, d'Engels, et du matérialisme dialectique.

*Texte n° 28*

Qu'un changement ayant toutes les apparences d'un changement purement quantitatif, puisse se transformer en qualitatif, c'est un fait qui avait déjà attiré sur lui l'attention des Anciens, lesquels ont illustré par des exemples populaires les conflits résultant de l'ignorance de ce fait. Ces exemples sont empruntés à la formation de la calvitie, d'un tas, etc, et Aristote s'en était servi pour montrer comment on est souvent obligé de dire à un moment donné le contraire de ce qu'on a affirmé au moment précédent. On demande, par exemple : suffit-il d'arracher un cheveu de la tête, pour rendre celle-ci chauve, ou un tas de grains cessera-t-il d'être un tas, parce qu'on a enlevé un grain. On accordera volontiers que *non*, puisque cette soustraction ne produit qu'une différence insignifiante entre ce qui reste après elle et ce qui existait précédemment. On continue à arracher un cheveu après l'autre, à enlever un grain après l'autre, et après chaque opération la réponse reste la même, jusqu'au moment où le nombre de cheveux arrachés ou de grains de blé enlevés devient assez grand pour produire un changement qualitatif : calvitie de la tête, disparition du tas. Lors des réponses précédentes, on ne tenait pas compte non seulement de la répétition, mais du fait de la *sommation* des quantités insuffisantes en soi (comme le prodigue ne tient pas compte de la sommation des dépenses dont chacune est insignifiante en soi) et de ce que c'est la somme qui forme le Tout qualitatif, de sorte qu'à la fin celui-ci a disparu : la tête est chauve, la bourse est vide.

L'embarras, la contradiction, qui en résultent, n'ont rien de sophistique au sens courant du mot, ne constituent pas une fausse apparence. S'il y a une fausse apparence, c'est celle dont est victime notre conscience ordinaire et qui consiste à ne prendre une quantité que pour une limite indifférente, c'est-à-dire justement au sens précis d'une quantité Cette manière de voir trouve sa réfutation dans la vérité vers laquelle elle est conduite, celle qui montre dans la quantité un moment de la mesure et opère son rattachement à la qualité. Ce qui est réfuté, en effet, c'est l'attachement trop persistant à la précision abstraite du quantum. Aussi les procédés dont nous avons parlé plus haut, loin d'être une plaisanterie vide ou pédantesque, sont justes en soi et les produits d'une conscience qui s'intéresse aux phénomènes se déroulant dans la pensée.

. . . . . .

*La nature ne connaît pas de sauts,* dit-on ; et lorsque, dans la vie courante, on veut rendre intelligible une apparition ou une disparition, on ne croit pas pouvoir mieux faire qu'en donnant l'une ou l'autre pour l'effet d'une progression continue. Mais il a été montré quelles variations de l'être en général correspondent non seulement au passage d'une grandeur à une autre, mais à celui du qualitatif au quantitatif et, inversement, à un devenir qui est une rupture de la progressivité et à la formation de quelque chose qui est qualitativement autre par rapport à la chose qui l'a précédé. Du fait du refroidissement, l'eau, loin de durcir progressivement, de ne devenir glace qu'après avoir traversé plusieurs phases intermédiaires, devient dure d'emblée ; même à la température de la glace elle garde son état liquide, tant qu'elle reste au repos, mais il suffit de la plus légère secousse pour la transformer en glace.

En parlant de la progressivité de l'apparition, on sous-entend que ce qui apparaît existait déjà réellement avant son apparition, mais sans être perceptible à cause de sa petitesse ; de même qu'en parlant de la progressivité de la disparition, on sous-entend que le *non-être* ou l'*autre* qui vient prendre sa place existent également, mais sans être perceptibles ; existent, non en ce sens que l'*autre* soit déjà contenu comme tel dans ce qui existe, mais qu'il est doué d'une existence propre, d'un être-là qui échappe à la perception. D'après cette manière de voir, l'apparition et la disparition se trouveraient tout simplement supprimées, ou bien l'*en-soi,* l'intérieur dans lequel une chose réside avant son être-là se trouverait transformé en un être-là *extérieur,* d'une petitesse imperceptible, et la différence essentielle, c'est-à-dire conceptuelle, deviendrait une simple différence de grandeur. Invoquer la progressivité du changement pour expliquer l'apparition et la disparition, c'est user d'une tautologie qui, comme toute tautologie, est ennuyeuse et fastidieuse ; c'est supposer que ce qui apparaît ou disparaît ne correspond à rien de nouveau ou d'inattendu, et c'est réduire la variation à un simple changement de différence extérieure, et c'est cela qui donne à l'explication son caractère purement tautologique. La difficulté à laquelle se heurte l'entendement dans cet effort d'explication réside justement dans le passage qualitatif de quelque chose à son *autre* en général et à son contraire en particulier, alors que l'entendement se représente l'*identité* et la *variation* comme une identité et une variation indifférentes et extérieures du quantitatif.

Dans la vie morale, envisagée comme faisant partie de la sphère de l'être, on se trouve en présence de la même transformation du

quantitatif en qualitatif et de différences de qualité qui semblent correspondre à des différences de grandeur. Que l'absence de réflexion dépasse seulement une certaine mesure, et l'on voit apparaître quelque chose de tout à fait nouveau, à savoir le crime par lequel la justice se trouve transformée en injustice, la vertu en vice. De même, les différences qualitatives qui existent entre les Etats se réduisent, toutes les conditions étant égales, par ailleurs, à leurs différences de grandeur. Lois et institutions changent, lorsque les dimensions de l'Etat et le nombre de citoyens augmente. Pour la grandeur d'un Etat, il existe une mesure au-delà de laquelle il tombe dans l'instabilité et la décomposition, malgré ses institutions qui, lorsqu'il était plus petit, faisaient sa force et son bonheur.

Hegel, *Science de la Logique*, t. 1, p. 379 et p. 421 sq.
(Aubier.)

## LA DIALECTIQUE ÉCONOMIQUE

La dialectique du maître et de l'esclave trouve ici, en ces analyses saisissantes de la *Philosophie du Droit*, une application concrète dans le domaine de l'économie et dans la sphère de la société civile. S'affirment bien « tous les éléments de la critique », dont parle Marx à propos d'autres textes hégéliens.

*Texte n° 29*

Si la société civile se trouve dans un état d'activité sans entrave, on peut la concevoir comme un progrès continu et intérieur de la population et de l'industrie. Par l'universalisation de la solidarité des hommes, par leurs besoins et par les techniques qui permettent de les satisfaire, l'accumulation des richesses augmente d'une part, car cette double universalité produit les plus grands gains, mais, d'autre part, le morcellement et la limitation du travail particulier et, par suite, la dépendance et la détresse de la classe attachée à ce travail augmentent aussi, en même temps l'incapacité de sentir et de jouir des autres facultés, particulièrement des avantages spirituels de la société civile.

. . . . . .

Si une grande masse descend du minimum de subsistance qui apparaît de soi-même comme régulièrement nécessaire pour un membre d'une société, si elle perd ainsi le sentiment du droit, de la légitimité

et de l'honneur d'exister par sa propre activité et son travail, on assiste à la formation d'une plèbe, qui entraîne en même temps avec soi une plus grande facilité de concentrer en peu de mains des richesses disproportionnées.

. . . . . .

Il apparaît ici que, malgré son excès de richesse, la société civile n'est pas assez riche, c'est-à-dire que dans sa richesse, elle ne possède pas assez de biens pour payer tribut à l'excès de misère et à la plèbe qu'elle engendre.

. . . . . .

Par cette dialectique qui lui est propre, la société civile est poussée au-delà d'elle-même ; en premier lieu, telle société définie est amenée à chercher, en dehors d'elle-même, des consommateurs, et par suite des moyens de subsister chez d'autres peuples, qui lui sont inférieurs quant aux ressources qu'elle a en excès, ou, en général, en industrie.

Hegel, *Principes de la philosophie du Droit*, p. 260 sq.
(Coll. Idées, N.R.F.)

## L'OUTIL, EXPRESSION DE LA NÉGATIVITÉ

La technique est une forme du négatif, puisque l'homme, au moyen de l'outil, détruit la nature et les choses, les marquant « du sceau de son intériorité ». Ainsi la résistance de l'objet se trouve-t-elle anéantie.

### *Texte n° 30*

Le rapport de l'homme et de ses besoins à la nature extérieure est d'ordre pratique. En se satisfaisant grâce à elle et en en usant, il se sert d'intermédiaires. Les objets de la nature, en effet, sont puissants et offrent une résistance multiple. Pour en avoir raison, l'homme fait intervenir d'autres objets de la nature, la tourne ainsi contre elle-même et, à cette fin, invente des *outils*. Ces inventions humaines relèvent de l'esprit et il faut estimer ces outils plus que les objets de la nature. Nous voyons aussi que les Grecs en font un cas particulier, car la joie qu'ils procurent à l'homme se manifeste dans Homère d'une façon très frappante. A l'occasion du sceptre d'Agamemnon, on en raconte longuement l'origine ; on mentionne complai-

samment les portes qui tournent sur leurs gonds, les armements et les instruments. On attribue aux dieux l'honneur des inventions humaines, pour soumettre la nature.

Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, p. 183. (Vrin.)

## 2. RUGE

### CRITIQUE DE L'ÉTAT HÉGÉLIEN

Ce texte servit probablement de catalyseur à Marx lorsqu'il rédigea, de mars à août 1843, sa *Critique de la philosophie du Droit* de Hegel. L'Etat, montrera Marx, dépend du processus historique et de la société civile, qui en sont les « fondements réels ». Avant Marx, Ruge avait souligné que l'Etat est lié à l'historicité.

*Texte n° 31*

En logique, ou dans l'étude du processus éternel, *il n'y a pas d'existence.* Pour elle l'existence, le sujet pensant et son esprit forment la base indifférente, parce que ce que fait cet individu ne sera rien d'autre que... le faire universel de la pensée lui-même... Il s'agit ici de l'essence universelle en tant que telle et non de son existence. — Dans les sciences de la nature, *l'existence* de la chose naturelle n'a *nul intérêt.* Quoique... les processus d'existence soient l'objet de l'étude, ils ne sont pourtant que l'exemple indifférent, sans cesse renouvelé, de la loi éternelle et du comportement éternel de la nature dans le cours circulaire de son autoproduction. Ce n'est que par l'accès de l'histoire au domaine de la science que l'*existence même* devient *objet d'intérêt.* Le mouvement de l'histoire n'est plus le cours circulaire de formations qui se répètent..., elle engendre des formes toujours nouvelles par autoproduction de l'esprit. La constitution de l'Esprit et de l'Etat à diverses dates acquiert, *parce qu'elle est cette existence,* un intérêt scientifique. Les états de culture ne sont plus des exemples indifférents, ils deviennent degrés du processus, et la connaissance de ces existences historiques est essentiellement connaissance de leur singularité, elle définit *cette* existence

. . . . . .

L'Etat hégélien n'est... pas plus réel que la République de Platon et ne sera jamais plus réel car, comme celle-ci rappelait l'Etat grec, il rappelle l'Etat actuel, il l'appelle même de son nom, mais il ne tire pas ses conclusions du processus historique et donc n'agit pas directement sur l'évolution de la vie et de la conscience politique. Les Français ont cette supériorité sur nous, d'être partout historiques. Chez eux l'esprit est vivant et façonne le monde à son gré.

Ruge, *Hallische jahrbücher*, 1842, p. 755 sq.
In Karl Lowith, *De Hegel à Nietzsche*, p. 116 sq. (N.R.F.)

## 3. BRUNO BAUER

### HEGEL, ATHÉE ET ANTÉCHRIST

Dans *La trompette du jugement dernier*, Bauer et Marx, sous le masque de l'orthodoxie religieuse, dévoilent le caractère subversif de la philosophie hégélienne. Hegel, les vieux hégéliens et les Hegelinge ébranlèrent le rempart de foi et d'ordre édifié par la Sainte-Alliance. Analyse lucide : Bruno Bauer jette une lumière vive sur la dissolution du christianisme par Hegel. Du même coup, nous saisissons la signification du mouvement post-hégélien.

*Texte n° 32*

L'Europe, animée d'un zèle sacré, .. se regroupa dans une Sainte-Alliance pour enchaîner l'Antéchrist et restaurer les éternels autels du véritable Dieu.

Alors — non ! — c'est alors qu'on fit appel à l'ennemi qu'à l'extérieur on avait terrassé, qu'on se mit aux petits soins pour lui : on le protégea et on alla même jusqu'à l'honorer et à le rétribuer en la personne d'un homme qui était plus puissant que le peuple français, un homme qui rendit force de loi aux décrets de cette infernale Convention, leur donna de nouvelles et de plus fermes bases et leur procura une audience sous le titre insinuant de philosophie, particulièrement séducteur pour la jeunesse allemande. On fit appel à Hegel et on en fit le pivot de l'université de Berlin ! Cet homme, — si tant est que nous puissions encore lui donner ce nom d'homme — cet homme de perdition, plein de haine pour tout ce qui est divin

et sacré, se lança alors, sous prétexte de philosophie, à l'attaque de tout ce qui devrait être grand et sublime pour l'être humain. Une troupe de disciples se joignit à lui et jamais, non jamais, dans toute l'histoire, on n'a vu une telle obéissance, une telle soumission, une confiance aussi aveugle que celle dont l'honoraient ses disciples et ses partisans. Ils le suivirent en quelque endroit qu'il les menât, ils le suivirent dans la lutte contre l'Unique.

« Oh ! Si ma tête était remplie d'eau, si mes yeux étaient une source de larmes, je pleurerais jour et nuit ceux de mon peuple qui sont morts. » (Jér. 9, 11.)

Hélas ! Combien n'en a-t-il pas tué ! Il a détruit la fine fleur de la jeunesse et il a ravi à notre cause le meilleur de sa force. Son action s'étend même par-delà la tombe, davantage, il semble que dans la mort sa puissance infernale se soit encore accrue. Son action et celle de son école semblent avoir été bien innocentes dans les premiers temps si on les compare à la frénésie antichrétienne avec laquelle, de nos jours, la troupe démesurément grossie de ses disciples s'efforce à l'envi de niveler tout ce qui a élévation et valeur, de rabaisser le sublime et de placer la conscience de soi — comme ils l'appellent — sur le trône du Tout-Puissant..

Que l'on n'aille pas croire que la clique avec qui l'Etat chrétien doit lutter de nos jours suive un autre principe et reconnaisse d'autres doctrines que ceux qu'a établis le maître de l'imposture. Il est vrai que l'école des Jeunes se distingue de manière significative de l'ancienne que le maître avait rassemblée ; elle a rejeté toute pudeur et toute notion d'un Dieu, elle combat ouvertement et sans retenue l'Etat et l'Eglise, elle renverse le signe de la croix tout comme elle veut renverser le trône — toutes intentions et actions diaboliques dont l'ancienne école ne paraissait pas capable —, mais ce n'est qu'une apparence ou davantage, peut-être n'est-ce qu'un pur hasard si, par embarras ou manque d'intelligence, les vieux disciples ne se sont pas élevés à cette énergie diabolique : pour le fond même de l'affaire, c'est-à-dire si nous en revenons au principe et à la doctrine propres du maître, les Jeunes disciples n'ont rien inventé : bien plus, ils n'ont fait qu'arracher le voile transparent dont le maître enveloppait parfois ses affirmations et découvert le système dans toute sa nudité.

. . . . . .

Jetons bas les masques ! Nul ne doit s'y laisser prendre ! Le tribunal qui rendra manifeste ce qui est caché est venu. Il n'y faut que du courage ! Que la force soit votre blason afin que vous supportiez

la vue de ce qui est caché, la vue de ce *mysterium iniquitatis*. C'est là le mysterium du serpent des temps primitifs.

. . . . . .

La religion, Hegel l'a désagrégée et détruite — nous voulons dire pour lui et ses disciples car en elle-même, elle est hors de portée de ses furieux coups de boutoir et les vrais croyants sont protégés par « le bouclier de la foi avec lequel ils peuvent éteindre tous les traits enflammés du Malin » (Ephés. 6, 16). Il a fait le lit de perdition de la religion. Mais il a enveloppé son œuvre de destruction d'un double voile que le couteau critique de la foi peut seul fendre.

Bruno Bauer, *Contre Hegel, l'Athée et l'Antéchrist*, p. 69 sq.
Connaissance de Marx (Aubier.)

## 4. MAX STIRNER

### LE RÉVOLUTIONNAIRE ET L'INSURGÉ

Max Stirner, critiqué impitoyablement par Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande*, n'est certes pas un « précurseur de Marx » au sens réel du terme. Mais il représente le point d'aboutissement « exemplaire » de la doctrine jeune-hégélienne, et nous intéresse ici à ce titre. Celui qui fréquenta assidûment la « Société des hommes libres » exprime dans ce texte la signification de deux exigences, de deux choix qui ne sauraient se rejoindre. Révolte ou révolution ? Dilemme dans lequel la conscience contemporaine se débat encore. Insurrection ou position d'un régime nouveau ? La question demeure. Saint Max ou Marx ?

*Texte n° 33*

Révolution et insurrection ne sont pas synonymes. La première consiste en un bouleversement de l'ordre établi, du *status* de l'Etat ou de la Société, elle n'a donc qu'une portée *politique* ou *sociale*. La seconde entraîne bien comme conséquence inévitable le même renversement des institutions établies, mais là n'est point son but, elle ne procède que du mécontentement des hommes ; elle n'est pas

une levée de boucliers, mais l'acte d'individus qui s'élèvent, qui se redressent, sans s'inquiéter des institutions qui vont craquer sous leurs efforts ni de celles qui pourront en résulter. La révolution avait en vue un *régime* nouveau, l'insurrection nous mène à ne plus nous *laisser régir* mais à nous régir nous-mêmes et elle ne fonde pas de brillantes espérances sur les « institutions à venir ». Elle est une lutte contre ce qui est établi, en ce sens que, lorsqu'elle réussit, ce qui est établi s'écroule tout seul. Elle est mon effort pour me dégager du présent qui m'opprime ; et dès que je l'ai abandonné, ce présent est mort et tombe en décomposition.

En somme, mon but n'étant pas de renverser ce qui est, mais de m'élever au-dessus de lui, mes intentions et mes actes n'ont rien de politique ni de social ; n'ayant d'autre objet que moi et mon individualité, ils sont *égoïstes*.

La révolution ordonne d'instituer, d'instaurer, l'insurrection veut qu'on *se soulève* ou qu'on *s'élève*.

Le choix d'une constitution, tel était le problème qui préoccupait les cerveaux révolutionnaires ; toute l'histoire politique de la Révolution est remplie par des luttes constitutionnelles et des questions constitutionnelles ; de même que les génies du Socialisme se sont montrés étonnamment féconds en institutions sociales (phalanstères, etc.). C'est au contraire à s'affranchir de toute constitution que tend l'insurgé.

Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*, p. 287 sq. (Pauvert.)

## 5. LUDWIG FEUERBACH

### L'ALIÉNATION RELIGIEUSE

Quelle est l'essence de la religion ? La réalité humaine. L'homme se dépouillera donc de sa propre réalité pour enrichir Dieu. Le processus de l'aliénation est magistralement décrit ici par Ludwig Feuerbach Moses Hess, Marx, appliqueront la méthode d'analyse feuerbachienne à l'argent et au travail.

*Texte n° 34*

Les moines faisaient vœu de chastete devant Dieu, ils réprimaient en eux le désir sexuel : mais en échange ils avaient dans le ciel et

en Dieu une image de la femme, une image de l'amour : la Vierge Marie. Ils pouvaient d'autant plus se passer de la femme réelle, qu'ils avaient pour amour réel une femme idéale et imaginaire. Plus ils attachaient de prix à détruire le sensible, plus la Vierge céleste avait pour eux de prix : elle prenait à leurs yeux la place du Christ, la place de Dieu. *Plus on nie le sensible, et d'autant plus sensible est le Dieu, à qui l'on sacrifie le sensible.* Et en effet, quand on sacrifie quelque chose à Dieu, c'est qu'on y attache une *valeur particulière,* et que Dieu y prend un *plaisir particulier.* Ce qui est le plus précieux pour l'homme, l'est aussi naturellement pour son Dieu ; ce qui plaît en général à l'homme, plaît aussi à Dieu Les Hébreux n'offraient pas à Jéhovah des animaux impurs et immondes en sacrifice, mais ceux qu'ils estimaient le plus et mangeaient eux-mêmes constituaient aussi la nourriture de Dieu. Ainsi donc sacrifier un être *particulier* pour nier le sensible et complaire à Dieu, c'est justement reconnaître au sensible la *valeur suprême,* et restaurer malgré soi le sensible auquel on renonce en *remplaçant* par Dieu *l'être sensible* auquel on renonce. La nonne *se marie* à Dieu ; elle a un fiancé céleste, le moine une fiancée céleste. Mais la vierge céleste n'est qu'une manifestation visible d'une vérité générale touchant l'essence de la religion. *L'homme affirme en Dieu ce qu'il nie en lui-même.* La religion fait abstraction de l'homme et du monde , mais elle ne peut faire abstraction que des imperfections et des bornes, réelles ou présumées, du négatif, *mais non pas de l'essence, du positif du monde et de l'homme* ; elle est donc obligée de reprendre dans l'abstraction et la négation ce dont elle fait, ou croit faire abstraction. Et c'est ainsi qu'*inconsciemment* la religion réaffirme réellement en Dieu tout ce qu'elle nie *consciemment* — en sous-entendant naturellement que ce qu'elle nie est en soi quelque chose d'essentiel, de vrai et par suite d'*indéniable.* C'est ainsi que dans la religion l'homme nie sa raison : de lui-même il ne sait rien de Dieu, ses pensées ne sont que mondaines et terrestres, il ne peut croire que ce que Dieu lui révèle Mais en échange, les pensées de Dieu sont des pensées humaines et terrestres Dieu a des projets en tête comme l'homme ; il se règle sur les circonstances et le degré d'intelligence des hommes, comme un professeur sur le degré de compréhension de ses élèves , il suppute exactement l'effet de ses dons et de ses révélations ; il observe l'homme dans toute son action et ses efforts; il sait tout, et même ce qu'il y a de plus terrestre, de plus commun, et de pire. Bref, l'homme nie en face de Dieu son savoir et sa pensée, pour poser en Dieu son savoir et sa pensée. L'homme renonce à sa personne, mais en échange Dieu, l'être tout-puissant et illimité, est pour lui un être personnel ; il nie l'honneur humain, le moi humain , mais

en échange Dieu est pour lui un être *égoïste* et *intéressé*, qui ne recherche que *lui-même* en tout, que *son propre* honneur et *son propre* profit ; Dieu est justement pour lui la *satisfaction de soi* de son propre égoïsme jaloux de tous les autres êtres, Dieu est l'*égoïsme jouissant de soi*. La religion nie également que le bien soit naturel à l'homme : l'homme est mauvais, corrompu et incapable de bien ; mais en échange Dieu n'est que bon, Dieu est l'être bon

Ludwig Feuerbach, *Essence du christianisme*, Introduction. In Althusser, *Ludwig Feuerbach. Manifestes philosophiques*, p. 88. (P.U.F.)

## LE PHILOSOPHE DOIT ÊTRE DE SANG GALLO GERMANIQUE

Texte important historiquement : l'idée de l'union entre l'inspiration française (le cœur) et l'inspiration allemande (la tête) sera partiellement à l'origine de la fondation par Marx et Ruge des *Annales franco-allemandes*, à Paris en 1844 (un seul numéro de la revue paraîtra où figurera en particulier la *Contribution à la critique de la philosophie du Droit de Hegel*).

### *Texte n° 35*

Les instruments, les organes essentiels de la philosophie sont la *tête*, source de l'activité, de la liberté, de l'infinité métaphysique, de l'idéalisme, et le *cœur*, source de l'affection, de la finitude, du besoin, du sensualisme — en termes théoriques : la *pensée* et l'*intuition*, car la pensée est le *besoin* de la *tête* ; l'*intuition*, le *sens* sont le *besoin* du *cœur*. La pensée est le principe de l'école, du système ; l'intuition est le *principe de la vie*... L'intuition donne l'*essence immédiatement identique à l'existence*, la pensée donne l'essence médiatisée par la distinction et la séparation d'avec l'existence. C'est seulement là où l'existence s'unit à l'essence, l'intuition à la pensée, la passivité à l'activité, là où *le principe antiscolastique et sanguin du sensualisme et du matérialisme français s'unit au phlegme scolastique de la métaphysique allemande*, c'est là seulement que sont la *vie* et la *vérité*.

. . . . . .

Telle philosophie, tel philosophe. Et inversement : les qualités du philosophe, les *conditions* et les *éléments subjectifs* de la philo-

sophie sont aussi ses conditions et ses éléments *objectifs*. Pour être *vrai*, faire *un* avec la *vie* et l'*homme*, le philosophe doit être de sang *gallo-germanique*. *L'inspiration du cœur* (principe féminin, sens du sensible, siège du matérialisme) est *française* ; l'*inspiration de la tête* (principe masculin, siège de l'idéalisme) est *allemande*. Le cœur fait les révolutions, la tête les réformes ; la tête met les choses *en état*, le cœur les met ***en mouvement***.

Ludwig Feuerbach, *Thèses provisoires*, p. 116 sq., in Althusser, *op. cit.*

### LA NATURE, POINT DE DÉPART DE LA SCIENCE

L'unité de l'homme avec la nature sera maintes fois soulignée par Marx dans les *Manuscrits de 1844* : « Le monde sensible (cf. Feuerbach) doit être la base de toute science. »

*Texte n° 36*

Toutes les sciences doivent se fonder sur la *nature*. Tant qu'elle n'a pas trouvé sa *base naturelle*, une théorie n'est qu'une hypothèse. Ceci vaut particulièrement pour la *théorie de la liberté*. Seule la philosophie nouvelle parviendra à naturaliser la liberté, qui était jusqu'ici une *hypothèse anti-* ou *supranaturelle*.

*La philosophie doit à nouveau s'unir aux sciences de la nature, et les sciences de la nature à la philosophie.* Cette union, fondée sur un besoin réciproque, sur une nécessité interne, sera plus durable, plus heureuse et féconde que la *mésalliance* qui a existé *jusqu'ici* entre la philosophie et la théologie.

Ludwig Feuerbach, *Thèses provisoires*, in Althusser, *op. cit.*, p. 125.

### LA PASSION ET L'AMOUR, SEULS CRITÈRES DE L'EXISTENCE

Dans ce texte très existentiel, où se trouve affirmé le rôle ontologique de la passion, Feuerbach répudie une vérité purement conceptuelle et notionnelle. (Cf. Marx, *Manuscrits*, Importance métaphysique, ontologique de l'affectivité et des tendances.)

*Texte n° 37*

La philosophie nouvelle envisage et considère l'*être* tel qu'il est pour nous *qui sommes des êtres non seulement pensants,* mais encore *réellement existants* [donc *l'être comme objet* (Object) *de l'être*] comme *objet* (Object) *de soi-même.* L'être comme objet de l'être (et seul *cet* être-*là* est l'être, lui seul mérite le nom d'être) c'est l'être des sens, de l'intuition, du sentiment et de l'amour. L'être est donc un *secret* de l'intuition, du sentiment et de l'amour.

C'est seulement dans le sentiment, c'est seulement dans l'amour, que le « ceci » (cette personne, cette chose), le singulier possède une valeur absolue, que le *fini* est l'*infini* : c'est en cela et en cela seulement que consistent la profondeur, la divinité et la vérité infinies de l'amour C'est dans l'amour seul que le Dieu qui dénombre les cheveux d'une tête est vérité et réalité. Le Dieu chrétien n'est lui-même qu'une abstraction de l'amour humain. Il n'en est qu'une figure. Mais comme le « ceci » n'a de valeur absolue que dans l'amour, c'est aussi dans l'amour seul et non dans la pensée abstraite que se révèle le secret de l'être. L'amour est passion, et la passion seule est le critère de l'existence. Seul existe ce qui est réel ou possible *objet* (Object) de la *passion.* La pensée abstraite, vide de sentiment et de passion, supprime la *différence qui distingue l'être du non être,* mais cette différence, insignifiante pour la pensée, est une réalité pour l'amour.. les sentiments, et même les plus quotidiens, dissimulent les vérités les plus profondes et les plus hautes. C'est ainsi l'amour qui est la véritable preuve *ontologique* de l'existence d'un objet à l'extérieur de notre tête, et il n'existe pas d'autre preuve de l'être que l'amour, le sentiment en général..

La *philosophie nouvelle* prend appui sur la *vérité de l'amour, la vérité du sentiment.* C'est dans l'amour, dans le sentiment en général que *chacun reconnaît la vérité de la philosophie nouvelle.* La philosophie nouvelle, considérée dans son rapport à son principe, n'est rien d'autre que l'*essence du sentiment élevée à la conscience : elle ne fait qu'affirmer dans la raison et avec elle ce que chaque homme* (à condition d'être un homme réel) *reconnaît dans son cœur.* Elle est le cœur élevé à l'entendement. Le cœur ne veut pas des objets et des êtres abstraits, métaphysiques ou théologiques : il veut des *objets* et des ***êtres réels, sensibles.***

Ludwig Feuerbach, *La philosophie de l'avenir,* p. 178 sq, in Althusser, *op. cit.*

## SEUL LE SENSIBLE EST CLAIR COMME LE JOUR

La critique de Feuerbach est dirigée contre une philosophie de la médiation. Nul privilège à accorder au médiat : il manque le noyau du vécu, constitué par la *qualité sensible* (cf. Marx, troisième Manuscrit).

*Texte n° 38*

Seul est *vrai* et *divin* ce qui *n'a pas besoin de preuve, ce qui est immédiatement certain par soi, qui parle pour soi et convainc immédiatement,* ce qui entraîne immédiatement l'affirmation de son existence, ce qui *est clair comme le jour.* Or seul le sensible est clair comme le jour. C'est seulement là où *le sensible commence* que *prennent fin tous les doutes et toutes les disputes.* Le secret du savoir *immédiat* est la *qualité sensible.*

Tout est médiatisé, dit la philosophie de Hegel. Mais une chose n'est vraie que si elle cesse d'être un médiatisé pour devenir un immédiat. Des époques historiques ne naissent donc que lorsque ce qui n'était auparavant que pensée devient *vérité.* C'est de la scolastique que de faire de la médiation une nécessité divine et un caractère essentiel de la vérité. Sa nécessité n'est qu'une nécessité *conditionnée* ; elle n'est nécessaire que lorsqu'on a affaire à *une fausse présupposition* sous-jacente, lorsqu'une vérité, une théorie entrent en contradiction avec une théorie qui passe encore pour vraie, et qu'on respecte encore. La vérité qui se médiatise est la vérité encore *entachée de son contraire.* On commence par le contraire ; mais ensuite on le supprime. Mais s'il faut le supprimer et le nier, pourquoi commencer par lui, au lieu de commencer immédiatement par sa négation ? Un exemple : Dieu en tant que Dieu est un être abstrait ; il se particularise, se détermine, se réalise dans le monde et dans l'homme ; c'est ainsi qu'il est concret, c'est ainsi seulement que l'essence abstraite se trouve niée. Mais pourquoi donc ne pas commencer tout de suite par le concret ? Pourquoi donc ce qui doit sa certitude et sa garantie à soi-même ne serait-il pas supérieur à ce qui doit sa certitude à la nullité de son contraire ? Qui peut donc métamorphoser la médiation en nécessité, en loi de la vérité ? Celui-là seul qui est lui-même encore pris dans l'élément à nier, qui *continue à combattre et à lutter contre lui-même et n'est pas encore parfaitement accordé avec soi* : en un mot celui-là seul

chez qui une vérité, loin d'être génie, c'est-à-dire l'affaire de l'homme tout entier, n'est encore que talent, l'affaire d'une faculté particulière, aussi éminente soit-elle. Le génie est le savoir immédiat et sensible. Le génie possède dans la chair et le sang ce que le talent ne possède que dans la tête ; autrement dit ce qui reste un objet (Object) de la pensée pour le talent est pour le génie un objet (Object) des sens.

Ludwig Feuerbach, *La philosophie de l'avenir,*
in Althusser, *op. cit.,* p. 182 sq

## L'HOMME TOTAL

La quête de l'homme total ne cessera de hanter la pensée de Marx et le mouvement socialiste. Le thème de « l'être réel et total », ayant pour objet le réel dans sa totalité, deviendra le projet de vie intégrale de la société communiste (cf. Marx-Engels, l'*Idéologie allemande*).

*Texte n° 39*

Seul un être *réel* et *total* peut avoir pour objet le *réel* dans sa *réalité et sa totalité,* qui constitue l'objet de la philosophie *nouvelle.* C'est pourquoi la philosophie nouvelle prend pour *principe de connaissance* et pour *sujet, non pas le moi,* ni *l'esprit absolu,* c'est-à-dire abstrait, ni en un mot *la seule raison pour soi,* mais *l'être réel et total de l'homme. Seul l'homme est la réalité et le sujet de la raison. C'est l'homme* qui pense, et non le moi ou la raison. La philosophie nouvelle prend donc appui non sur la divinité ou la vérité de la seule raison pour soi, mais sur *la divinité ou vérité de l'homme total.* Autrement dit · elle prend bien appui sur la raison, mais sur la raison qui a l'*être humain* pour essence ; elle prend donc appui non pas sur une raison sans *être, couleur ni nom,* mais sur la raison *imprégnée du sang de l'homme.* Aussi, alors que l'ancienne philosophie disait : *seul le rationnel est le vrai et le réel,* la philosophie nouvelle dit au contraire : *seul l'humain est le vrai et le réel* ; car seul l'humain est le rationnel ; l'homme est la norme de la raison.

Ludwig Feuerbach, *La philosophie de l'avenir,* p 193,
in Althusser, *op. cit.*

## LA VRAIE DIALECTIQUE EST DIALOGUE

Ces textes de *La philosophie de l'avenir* conduiront Marx à souligner la grandeur de Feuerbach, « vrai vainqueur de l'ancienne philosophie ».

« Feuerbach a fondé le vrai matérialisme et la science réelle en faisant du rapport social de " l'homme à l'homme " le principe de base de la théorie. » (Marx, *Manuscrits*, p. 127.)

*Texte n° 40*

L'homme *pour soi* ne possède en lui *l'essence* de l'homme *ni au titre d'être moral, ni au titre d'être pensant.* L'essence de l'homme n'est contenue que dans la communauté, dans *l'unité de l'homme avec l'homme*, unité qui ne repose que sur *la réalité de la distinction du moi et du toi.*

La *solitude* est *finitude* et *limitation*, la *communauté* est *liberté* et *infinité.* L'homme *pour soi* est un homme (au sens courant). L'homme avec l'homme, *l'unité du moi et du toi*, c'est Dieu.

Le *philosophe absolu disait*, ou du moins pensait de lui, en tant que *penseur* naturellement, et non en tant qu'homme : *la vérité, c'est moi*, à la manière de *l'Etat c'est moi* du monarque absolu, et de *l'être c'est moi* du Dieu absolu Le philosophe humain dit au contraire : *même dans la pensée, même en tant que philosophe je suis un homme uni aux hommes.*

*La vraie dialectique n'est pas un monologue intérieur du penseur solitaire, elle est un dialogue entre moi et toi.*

*La trinité était le mystère suprême, le cœur de la philosophie et de la religion absolues.* Or, son secret est, comme on l'a prouvé historiquement et philosophiquement dans l'*Essence du christianisme*, le secret de la vie commune et sociale, le secret de la *nécessité du toi* pour le *moi*, il consiste dans cette vérité : qu'*aucun être* (qu'il soit ou se nomme homme ou Dieu ou esprit ou moi) *n'est pour soi seul un être vrai, parfait et absolu* et que seule la *liaison, l'unité d'êtres* de même essence constitue la vérité et la *perfection.* Le principe suprême et dernier de la philosophie est donc *l'unité de l'homme avec l'homme.* Toutes les relations fondamentales (les principes des différentes sciences) ne sont que des *espèces et des modes différents de cette unité.*

Ludwig Feuerbach, *La philosophie de l'avenir*, p. 198 sq, in Althusser, *op. cit.*

## 6. MOSES HESS

### L'ESSENCE DE L'ARGENT

La parenté de ce texte avec les analyses de Marx dans *La question juive* et les *Manuscrits* est frappante. Mêmes concepts, même démarche. Sous le règne de l'argent se découvrent notre grande misère morale, la paupérisation existentielle de notre quotidienneté, le non-être du vécu.

« L'argent est le Dieu jaloux d'Israel, devant qui nul autre dieu ne doit subsister. L'argent abaisse tous les dieux de l'homme et les change en marchandise. L'argent est la valeur générale et constituée en soi de toutes choses. C'est pour cette raison qu'elle a dépouillé de leur valeur propre le monde entier, le monde des hommes ainsi que la nature. L'argent, c'est l'essence de l'homme séparée de l'homme, et cette essence étrangère le domine. » (Marx, *La question juive*, p. 209.)

*Texte n° 41*

Les corporations, bien qu'étant des associations égoïstes, avaient un caractère social et un esprit collectif, à vrai dire, limité. L'individu pouvait s'intégrer, par elles, dans son domaine d'activité sociale et par la même, dans une certaine mesure, dans la communauté. Il en va tout autrement maintenant, où la vie sociale des hommes est dépourvue de tout noble instinct.

L'individu a été élevé au rang de fin, l'espèce rabaissée au rang de moyen, c'est là une inversion de la vie naturelle humaine.. C'est sur cette vie que se fonde la conception naturelle, qui voit dans la vie de l'espèce la vie réelle et dans l'individu un simple moyen de réaliser celle-ci. C'est une conception inversée du monde qui prédomine dans le régime de l'égoisme, qui est lui-même le règne d'un monde à l'envers.

. . . . . .

L'argent est, pour la vie pratique, dans ce monde inversé, ce que Dieu est pour la vie théorique de ce monde ; il est la puissance aliénée de l'homme, son activité vitale vendue à l'encan. L'argent

est la valeur humaine exprimée en chiffres, il est la marque de notre esclavage, le stigmate indélébile de notre servitude Les hommes que l'on peut acheter et vendre ne sont que des esclaves. L'essence du monde moderne du négoce n'est que la réalisation de l'essence du christianisme.

. . . . . .

Le monde du négoce est le monde pratique de l'illusion et du mensonge. Sous l'apparence de l'indépendance absolue, il n'est que pauvrete absolue, sous l'apparence de relations sociales vivantes, il n'est qu'isolement mortel des hommes, sous l'apparence de la propriété absolue assurée à tous les individus, c'est en fait toutes leurs richesses, qui leur sont enlevées ; sous l'apparence d'une liberté universelle, c'est l esclavage généralisé... Cette séparation, cette division, cet isolement des individus est le trait caractéristique du monde de l'animalité, de l'egoisme . Nous avons atteint maintenant le sommet, le point culminant de cette animalité, nous sommes maintenant des bêtes fauves sociales, des égoistes acheves et conscients, qui sanctifient, par la libre concurrence, la guerre de tous contre tous, par les prétendus Droits de l'Homme, les droits de l'individu isolé, de la personne privée.., par la liberté de l'industrie l'exploitation des hommes par les hommes et la soif de l'argent, qui n'est autre chose que la soif sanguinaire des bêtes fauves sociales.

. . . . . .

Au stade de développement où nous sommes parvenus, nous ne pourrons que nous exploiter et nous détruire réciproquement, si nous ne nous réunissons pas, sous le signe de l'amour. Il ne se passera plus des siècles, ni même des décades, comme se l'imaginent les libéraux à courte vue, avant que le développement infini des forces de production ne plonge dans la misère la grande majorité de ceux qui doivent vivre du travail de leurs mains, parce que celles-ci seront devenues inutiles, tandis qu'une petite minorité, qui s'emploie à accumuler sans cesse des capitaux et qui vit dans l'abondance, sombrera dans la jouissance, à moins qu'elle n'obéisse, auparavant, à la voix de l'amour et de la raison, ou ne doive céder à la violence.

Moses Hess, *L'essence de l'argent*,
Trad. de A. Cornu, *Karl Marx et Friedrich Engels*, t. 2, p. 324 sq.
(P.U.F.)

## 7. WEITLING

### N'ACCORDONS PAS D'ARMISTICE À L'ENNEMI

Weitling, on le voit, répudie tout réformisme, et déclare la guerre à la société bourgeoise. La méthode pacifique est trop souvent dangereuse pour le prolétariat.

*Texte nº 42*

Il y a révolution quand, sous l'effet de la preponderance d'une force spirituelle ou physique, un nouvel état de choses succède à l'ancien. Le renversement de l'ancien état de choses a toujours un caractère révolutionnaire, de ce fait le progrès n'est possible que par les révolutions...

Il n'est pas bon d'envisager une lente période de transition pour établir un ordre nouveau. Si l'on a le pouvoir, il faut écraser la tête du serpent, non pas en massacrant nos ennemis et en les privant de liberté, mais en leur enlevant les moyens de nous nuire. Si l'on ne diminuait pas l'influence des riches et des puissants pendant la période de transition et si l'on voulait leur garantir une part de leurs intérêts égoïstes, on donnerait au peuple pauvre et souffrant un mauvais exemple de l'égalité et quels pauvres et insuffisants moyens resteraient alors pour atténuer la misère du peuple, qui est si profonde qu'on pourra difficilement la supprimer d'un coup, même par les moyens les plus radicaux.. Il ne faut pas accorder d'armistice aux ennemis, ouvrir des négociations avec eux et croire en leurs promesses. Dès qu'ils ouvrent les hostilités, il faut les considérer comme des animaux incapables de comprendre le langage de la raison.

Weitling, *Garanties de l'harmonie et de la liberté.*
Trad A. Cornu, *Karl Marx et Friedrich Engels*, t. 2, p. 153 sq. (P.U.F.)

### JÉSUS ET L'ABOLITION DE LA PROPRIÉTÉ

L'idée communautaire, montre Weitling, est une idée chrétienne. « Weitling et son parti, écrivait Engels en 1843, sont... exactement comme les Icariens de France et prétendent que le christianisme, c'est

le communisme. » (Engels, *New Moral World*, 18 novembre 1843, in Desroche, *Socialisme et sociologie religieuse*, p. 271, Cujas.)

*Texte n° 43*

L'abolition de la propriété, moyen indispensable pour réaliser la communauté des travaux et des biens, rendait difficile autrefois la déclaration publique et la diffusion de l'enseignement du Christ, parce que les riches Romains, Juifs, Lévites et Sadducéens avaient tous intérêt à étouffer dans l'œuf ces principes. Comme nous avons aujourd'hui encore dans la société, bien que sous d'autres noms, les mêmes classes, cette abolition de la propriété, réclamée par tous, se trouve interprétée comme un renoncement recommandable, volontaire, non obligatoire ; tous les passages de la Bible, pourtant, malgré les paroles déguisées introduites en cachette, tendent à démontrer ce premier axiome Jésus pouvait dire beaucoup plus clairement que Luc, XIV :

33. Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut devenir mon disciple.

Un argument plus fort encore en faveur de l'abolition de la propriété est la réponse que fit Jésus au riche qui lui demandait (Matthieu, XIX) :

16 Bon maître, que devrai-je faire de bien pour mériter la vie éternelle ?

17 Et Jésus répondit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. Alors, si tu veux entrer dans la vie éternelle, observe les commandements. »

18 « Lesquels ? » lui demanda-t-il. Et Jésus répondit : « Tu ne tueras point, tu ne commettras point l'adultère, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux témoignages. »

19. Honore ton père et ta mère et aime ton prochain comme toi-même.

20 Et le jeune homme lui dit : « Tout cela je l'observe depuis mon enfance. Que me manque-t-il d'autre ? »

21. Jésus lui répondit : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. »

22. Mais le jeune homme, à ces mots, s'en alla tout contrit, car il avait beaucoup de biens.

23. Et Jésus dit à ses disciples : « En vérité je vous le dis : un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux.

24. Et je vous dis, de plus, qu'il est plus difficile à un chameau

de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des cieux. »

. . . . . .

. Propriétaire ! Aujourd hui tu te sens aussi bien entre tes quatre murs que le Slovaque dans sa chemise frottée de graisse, jamais lavée ni changée. Et, comme celui-là ne connaît presque pas le plaisir du linge propre, tu ne connais pas plus la jouissance de la communauté de toute propriété. Si l'on voulait abolir par la force la propriété privée, tu t'y opposerais peut-être de la même façon que tes parents se sont opposés à l'inoculation des vaccins. Pourtant, comme ce préjugé s'est altéré, l'autre se modifiera aussi, et beaucoup plus facilement ; la grande masse des petits propriétaires, ces derniers surtout par amour de la vérité, comprennent déjà les avantages de la communauté et ceux qui n'y ont pas encore refléchi sont aisément convaincus par une explication précise.

Weitling, *L'Evangile d'un pauvre pécheur.*
In Gian Mario Bravo, *Les socialistes avant Marx*, p. 113 sq.
(Maspéro.)

## 8. FRIEDRICH ENGELS

### UN BLASPHÈME CONTRE L'HUMANITÉ : LE MALTHUSIANISME

Dans sa polémique contre le malthusianisme, Engels met le doigt sur l'origine du sophisme malthusien : l'économiste détourne avec mauvaise foi son regard de la « surabondance de richesses » réelle ou possible. La théorie de Malthus a souligné l'excès de population, non pas sa liaison dialectique avec un excès de biens dont meurt l'homme.

*Texte n° 44*

... Malthus prétend que la population pèse toujours sur les moyens de subsistance. Suivant lui, quand la production augmente, la population s'accroît dans le même rapport. Cette tendance inhérente à la population de progresser en dehors de toute proportion avec les moyens de subsistance disponibles, serait la cause de toute misère et de toute vie. Si les hommes sont en trop grand nombre, il faut

s'en débarrasser d'une façon quelconque, les massacrer brutalement ou les laisser mourir de faim. Mais le vide causé par leur disparition ne tarde pas à être comblé par la population qui se multiplie. La misère ancienne réapparaît. Il en est ainsi en toute circonstance, non seulement en période civilisée, mais encore à l'état de nature. Les sauvages de la Nouvelle-Hollande souffrent autant de la surpopulation que le peuple anglais. Bref, si nous voulons être logiques, il nous faut bien avouer que *la terre était déjà surpeuplée quand il n'existait qu'un seul homme.* Les conséquences de cette doctrine sont les suivantes : comme les pauvres sont précisément les plus nombreux, il ne faut rien tenter en leur faveur, si ce n'est de les aider à mourir de faim le plus facilement possible. Il faut les persuader qu'il n'existe pas de remède ; leur classe ne possède qu'un moyen de salut : restreindre le plus possible le nombre des naissances. Si cette conviction n'est pas assez efficace, il sera toujours préférable d'instituer un service public chargé de faire périr sans douleur les enfants des pauvres. C'est ce que proposait « Marcus ». Ainsi donc chaque famille ouvrière pourrait avoir deux enfants et demi ; ceux qui viendraient en surcroît devraient être tués sans douleur. L'aumône est un crime : l'aumône favorise en effet l'accroissement d'une population déjà surabondante. Par contre, il serait fort avantageux de faire un crime de la pauvreté et de convertir les hospices en prisons. C'est en Angleterre un fait accompli grâce à la loi nouvelle, à la loi « libérale » sur les pauvres. Il est vrai, cette théorie cadre très mal avec la doctrine biblique, avec la perfection de Dieu et de sa création ; mais « quelle pitoyable réfutation que d'opposer la Bible à des faits ! ».

Faut-il développer davantage, faut-il pousser jusque dans ses dernières conséquences cette doctrine infâme, cet abominable blasphème lancé à la nature, à l'humanité ? Nous avons porté à son comble l'immoralité de l'économiste. Comparées à cette théorie, que sont donc toutes les guerres, toutes les horreurs du système monopoliste ? Et cependant, elle est la conclusion du système libéral, de la liberté du commerce. Sa chute entraînera la ruine de tout l'édifice. Si l'on a prouvé que la concurrence est bien la cause de la misère, de la pauvreté et du crime, qui donc osera encore lui donner la parole ?...

Si Malthus s'était montré moins partial, il aurait vu que la surabondance de la population ou de la force de travail est liée à une surabondance de richesse, à une surabondance de capital, à une surabondance de propriété foncière. La population n'est excessive que là où la force de production est elle-même excessive. L'état de tout pays surpeuplé, de l'Angleterre, par exemple, à l'époque où écrivait Malthus, le montre très clairement. Tels étaient les faits que cet économiste devait considérer dans leur ensemble. Leur examen l'eût

conduit à des résultats exacts. Au lieu de procéder ainsi, il en retient un, néglige les autres sans s'en préoccuper : il aboutit aux conclusions les plus insensées... (L'économiste) est tellement enfoncé dans ses contradictions que les faits les plus frappants ne le touchent pas plus que les principes les plus scientifiques.

La contradiction tombe très simplement : nous la supprimons. Que les intérêts, opposés aujourd'hui, viennent à se confondre, et l'opposition entre l'excès de population et l'excès de richesse s'évanouit ; ce fait merveilleux, plus merveilleux que tous les miracles de toutes les religions, l'excès de sa richesse, l'excès de son superflu, condamnant une nation à la famine, ce fait s'évanouit aussi ; affirmer follement que la terre n'a pas la force nécessaire de nourrir tous les hommes n'a plus sa raison d'être. C'est cependant là le point culminant de l'économie chrétienne. Et j'aurais pu démontrer, pour chaque proposition, pour chaque catégorie, que notre économie est essentiellement chrétienne. Je le ferai quelque jour. La théorie de Malthus n'est que l'expression économique du dogme religieux, qui affirme la contradiction entre l'esprit et la nature et qui corrompt l'un et l'autre...

Du reste, cette théorie n'est qu'une transition nécessaire ; elle nous a conduit infiniment plus loin. De même que l'économie en général, elle a attiré notre attention sur la force de production de la terre et de l'humanité. Nous avons vaincu ce désespoir économique et cette doctrine nous a guéri de la peur de la surpopulation. C'est d'elle que nous tirons les arguments économiques les plus forts en faveur d'une révolution sociale.

Engels, *Essai sur une critique de l'économie nationale.*
In « Le mouvement socialiste », août-septembre 1905, p. 26 sq.

## LES GRANDES VILLES

La grande ville : l'espace où se croisent les foules solitaires. Engels, dans *La situation de la classe laborieuse,* analyse les mutations urbaines à la lumière de la révolution industrielle et des phénomènes économiques nouveaux. Le Capital crée ces cités où règnent la guerre de l'homme contre l'homme, la solitude et la mort.

*Texte n° 45*

Une ville comme Londres, où l'on peut marcher des heures sans même parvenir au commencement de la fin, sans découvrir le moindre

indice qui signale la proximité de la campagne, est vraiment quelque chose de très particulier.

Cette centralisation énorme, cet entassement de 3,5 millions d'êtres humains en *un seul* endroit a centuplé la puissance de ces 3,5 millions d'hommes. Elle a élevé Londres au rang de capitale commerciale du monde, créé les docks gigantesques et rassemblé les milliers de navires qui couvrent continuellement la Tamise...

Quant aux sacrifices que tout cela a coûté on ne les découvre que plus tard. Lorsqu'on a battu durant quelques jours le pavé des rues principales, qu'on s'est péniblement frayé un passage à travers la cohue, les files sans fin de voitures et de chariots, lorsqu'on a visité les « mauvais quartiers » de cette métropole, c'est alors seulement qu'on commence à remarquer que ces Londoniens ont dû sacrifier la meilleure part de leur qualité d'hommes, pour accomplir tous les miracles de la civilisation dont la ville regorge, que cent forces, qui sommeillaient en eux, sont restées inactives et ont été étouffées afin que seules quelques-unes puissent se développer plus largement et être multipliées en s'unissant avec celles des autres. La cohue des rues a déjà, à elle seule, quelque chose de répugnant, qui révolte la nature humaine. Ces centaines de milliers de personnes, de tout état et de toutes classes, qui se pressent et se bousculent, ne sont-elles pas *toutes* des hommes possédant les mêmes qualités et capacités et le même intérêt dans la quête du bonheur ? Et ne doivent-elles pas finalement quêter ce bonheur par les mêmes moyens et procédés ? Et, pourtant, ces gens se croisent en courant, comme s'ils n'avaient rien de commun, rien à faire ensemble, et pourtant la seule convention entre eux est l'accord tacite selon lequel chacun tient sur le trottoir sa droite, afin que les deux courants de la foule qui se croisent ne se fassent pas mutuellement obstacle ; et pourtant, il ne vient à l'esprit de personne d'accorder à autrui, ne fût-ce qu'un regard. Cette indifférence brutale, cet isolement insensible de chaque individu au sein de ses intérêts particuliers, sont d'autant plus répugnants et blessants que le nombre de ces individus confinés dans cet espace réduit est plus grand. Et même si nous savons que cet isolement de l'individu, cet égoïsme borné sont partout le principe fondamental de la société actuelle, ils ne se manifestent nulle part avec une impudence, une assurance si totales qu'ici, précisément, dans la cohue de la grande ville. La désagrégation de l'humanité en monades, dont chacune a un principe de vie particulier, et une fin particulière, cette atomisation du monde est poussée ici à l'extrême.

Il en résulte aussi que la guerre sociale, la guerre de tous contre tous, est ici ouvertement déclarée. Comme l'ami Stirner, les gens ne se considèrent réciproquement que comme des sujets utilisables ; cha-

cun exploite autrui, et le résultat c'est que le fort foule aux pieds le faible et que le petit nombre de forts, c'est-à-dire les capitalistes, s'approprient *tout,* alors qu'il ne reste au grand nombre des faibles, aux pauvres, que leur vie et encore tout juste.

Et ce qui est vrai de Londres l'est aussi de Manchester, Birmingham et Leeds, c'est vrai de toutes les grandes villes. Partout indifférence barbare, dureté égoïste d'un côté et misère indicible de l'autre, partout la guerre sociale, la maison de chacun en état de siège, partout pillage réciproque sous le couvert de la loi et le tout avec un cynisme, une franchise tels que l'on est effrayé des conséquences de notre état social, telles qu'elles apparaissent ici dans leur nudité et qu'on ne s'étonne plus de rien, sinon que tout ce monde fou ne soit pas encore disloqué.

Dans cette guerre sociale, le capital, la propriété directe ou indirecte des subsistances et des moyens de production, est l'arme avec laquelle on lutte ; aussi est-il clair comme le jour, que le pauvre supporte tous les désavantages d'un tel état. Personne ne se soucie de lui ; jeté dans ce tourbillon chaotique, il lui faut se débattre tant bien que mal. S'il est assez heureux pour trouver du travail, c'est-à-dire si la bourgeoisie lui fait la grâce de s'enrichir à ses dépens, un salaire l'attend, qui suffit à peine à le maintenir sur cette terre ; ne trouve-t-il pas de travail, il peut voler, s'il ne craint pas la police, ou bien mourir de faim et là aussi la police veillera à ce qu'il meure de faim d'une façon tranquille, nullement blessante pour la bourgeoisie.

Engels, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre,* p. 59 sq. (Editions Sociales.)